

1001 Histoires
Des histoires qui montrent que la misère
n'est pas une fatalité



 **ATD FOURTH WORLD**
ALL TOGETHER IN DIGNITY TO OVERCOME POVERTY



Sommaire

Cliquer sur le titre
d'une histoire pour y
accéder directement.

Introduction		3
Un changement total de perspective	(Bulgarie)	5
Faire front ensemble	(Hongrie)	9
Lutter pour l'Éducation	(Roumanie)	13
110 % d'enfants inscrits à l'école	(Guatemala)	17
Je suis un médiateur	(Macédoine)	20
Le cirque, c'est comme un arc en ciel	(Roumanie)	23
Il y a toujours de l'espoir	(Hongrie)	27
Quand les savoirs se croisent et s'enrichissent	(France)	30
Inspirés par un vieux noyer	(Romania)	34
L'Équipe de l'Espoir	(Bulgarie)	38
Transformer sa communauté	(USA)	41
Je n'abandonnerai jamais !	(Roumanie)	44
Rassembler tout le monde	(Hongrie)	47
Je ne connais même pas leur nom	(Burkina Faso)	51
Étapes après étapes...	(Roumanie)	54
Une vie de lutte pour sa famille	(Roumanie)	57
J'ai 13 ans, je joue au foot avec des migrants	(France)	59
Les clés de l'amitié et de la paix ! - Tapori	(Croatie)	62
Les clés de l'amitié et de la paix ! - Tapori	(Serbia)	64
Unis, nous sommes un rocher	(Madagascar)	66
Lutter pour obtenir ses droits	(Espagne)	69
Charte internationale 17 octobre	(International)	73

Cliquer sur un logo
pour revenir au
sommaire.



Rassembler 1001 histoires, des histoires qui montrent que la misère n'est pas une fatalité.

Ce livret présente des histoires qui montrent que la misère n'est pas une fatalité. C'est un message positif, en opposition au flux continu de nouvelles négatives qui entraîne le découragement de tant de personnes.

Ces histoires montrent que travailler ensemble permet un changement. Ce sont des histoires de personnes exclues, cherchant à trouver leur place dans la société et contribuant à construire un monde meilleur.

Ce ne sont pas seulement des histoires personnelles, mais aussi des histoires de personnes de milieux différents, de générations différentes qui se soutiennent pour atteindre un objectif commun, permettant des changements concrets et positifs.

Elles montrent le courage, la résistance, la dignité et la fierté des personnes qui vivent dans la pauvreté et de celles qui luttent avec elles.

Dans ce livret, nous présentons des Histoires de changement de différents pays du Sud-Est de l'Europe (Bulgarie, Croatie, Hongrie, Macédoine, Roumanie et Serbie). Nous avons passé beaucoup de temps à rencontrer toutes ces personnes, à les interviewer et à écrire ensemble l'histoire qu'elles voulaient faire connaître. Elles nous ont beaucoup inspirées, et nous espérons que leurs histoires vous inspireront également pour vous impliquer avec celles et ceux qui résistent à la pauvreté dans leur vie quotidienne.

Des personnes luttent contre la pauvreté partout dans le monde. C'est pourquoi des histoires d'autres parties du monde ont été ajoutées dans ce livret. Elles proviennent du site www.stop-pauvrete.org.

Beaucoup d'autres personnes et groupes prennent des initiatives et mènent des actions contre la pauvreté. Ils cherchent à ce que la contribution de celles et ceux qui sont les plus exclus soit entendue et reconnue. D'autres histoires ont été écrites et d'autres sont encore à raconter!

Nous vous invitons à vous joindre à la mosaïque de personnes du monde entier qui disent : « nous voulons mettre fin à la pauvreté » et à vous réunir le 17 octobre, Journée mondiale de lutte contre la pauvreté. Regardez la Charte internationale 17 octobre à la fin de ce livret ou le site internet du Forum du refus de la misère : www.refuserlamisere.org.

Ce livret est disponible en 5 langues (Anglais, Bulgare, Français, Hongrois, Roumain). Nous voudrions chaleureusement remercier toutes les personnes - et elles sont nombreuses - qui y ont contribué.

Véronique et Benoit Reboul-Salze
ATD Quart Monde (Agir Tous pour la Dignité)

« L'extrême pauvreté est une violence. Elle provoque jugements et humiliations, enferme dans le silence, détruit des vies.

Mais elle n'est pas une fatalité. Comme l'esclavage et l'apartheid, elle peut être refusée. Ceux qui la subissent résistent et notre monde a besoin de leur intelligence pour relever les défis auxquels il fait face.

Partout dans le monde, des personnes exclues se font entendre et agissent. D'autres se joignent à elles pour construire ensemble un monde de paix qui ne laisse personne de côté. »

Appel à l'action : www.stop-pauvrete.org



Un changement total de perspective

Genika et ses amis ont tissé des liens grâce à la musique et aux rencontres créatives avec les habitants de Stolipinovo, un quartier de la ville de Plovdiv, en Bulgarie.

Par Genika Baycheva (Bulgarie)



J'ai fait partie de l'équipe de la Fondation Plovdiv 2019, formée avec l'objectif de faire de Plovdiv la capitale européenne de la culture en 2019. Nous voulions nous concentrer sur Stolipinovo, une partie de la ville qui paraissait avoir été oubliée et abandonnée de tous.

Récemment arrivée à Plovdiv, j'avais décidé de visiter Stolipinovo pour m'en rendre compte par moi-même et j'ai été agréablement surprise de constater que l'endroit n'était pas si dangereux, contrairement à ce qu'on m'en avait dit.

Avec la Fondation, nous avons rencontré un très bon musicien, un Allemand qui voyageait autour du monde avec son piano, et nous l'avons invité à venir à Stolipinovo. C'était génial d'observer l'échange entre lui et les gens du quartier. De voir combien ils étaient heureux de l'avoir là, de leur donner l'opportunité de découvrir la musique. Et c'est ainsi que nous avons commencé à réfléchir de

plus en plus à la manière dont nous pourrions intégrer les arts et la culture à la vie du quartier. Bien que j'aie arrêté de travailler pour la Fondation Plovdiv 2019, j'ai continué à rendre de plus en plus de visites dans Stolipinovo.

Lors d'un atelier à Plovdiv, un artiste néerlandais a développé une approche artistique très intéressante baptisée “ **Ateliers chaises** ”. Il s'agissait de prendre des chaises de jardin en plastique et de marcher avec elles dans le quartier. Notre but était de nous asseoir à côté des habitants et de parler de ce qu'ils aimaient dans leur quartier, de ce qu'ils n'aimaient pas, de ce qu'ils auraient voulu améliorer. Et puis ensuite, nous écrivions les points principaux, choisis avec eux, sur les chaises.

Dans des parties plus petites du quartier, constituées d'habitations informelles, des gens n'avaient même pas de chaises. C'est pourquoi plus tard, avec un menuisier du quartier, nous avons construit des cubes jaunes en bois, pour

rencontrer les gens et qu'ils puissent y écrire ou dessiner leurs réflexions et les partager d'un lieu à un autre.

J'ai beaucoup aimé cette approche parce qu'elle m'a liée de façon très personnelle avec les gens du quartier. J'ai adoré écouter leurs histoires et profiter de ces nouveaux horizons.

Nous étions six à partir à la rencontre des habitants de Stolipinovo. À partir des phrases collectées à l'occasion de ces « Ateliers chaises », l'idée est venue d'écrire une chanson avec leurs paroles, et ensuite d'en faire un clip vidéo. Nous avons sillonné le quartier à la recherche de jeunes talentueux, de musiciens qui pourraient collaborer avec nous autour de cette chanson. Et je crois que ce fut un moment de grande inspiration pour moi que de partir à la recherche de talents dans le quartier.

Encore une fois, cela m'a ouvert des horizons nouveaux, ce fut un voyage à la découverte de la créativité du quartier.

Tout cela n'a été possible que parce que nous avons pris le temps de connaître les gens de Stolipinovo.

C'est une erreur courante de ceux qui viennent de l'extérieur d'un quartier que de penser qu'ils pourront changer ceux qui y habitent. Au début, j'étais pleine d'énergie et d'optimisme à l'idée de faire quelque chose de bien pour les gens, avec des idées très ambitieuses pour changer le quartier, pour changer les personnes. Et puis après, en étant sur place, en parlant aux gens pendant plus de deux ans, j'ai pu beaucoup mieux comprendre leurs besoins, leurs désirs et leurs idées.

J'ai revu ma propre manière de penser : je ne voulais plus changer les personnes. Je voulais qu'ils aient une vie meilleure, changer leurs conditions de vie, non les changer eux-mêmes. Le plus important, c'est de nouer des relations et il n'y a pas meilleur moyen de le faire qu'en prenant suffisamment de temps.

Ce qui a été aussi une grande source d'inspiration pour moi, c'est lorsque nous sommes arrivés avec les cubes jaunes, nous avons été capables de nouer des liens avec les enfants. Physiquement, c'était très intéressant à observer parce que dès que nous sommes arrivés avec les cubes, ils ont été comme un aimant pour les enfants, qui sont venus spontanément. Avant, ils se cachaient. Après,



il y avait tant d'enfants et si heureux de s'exprimer grâce aux cubes !

Ça a été la grande révélation. Par exemple, je me souviens de ma première rencontre avec la fille de Kamelia : elle est venue vers moi en souriant. Et la dernière fois que je l'ai vue, nous avons eu ensemble notre première conversation en bulgare. Je crois que c'est parce qu'elle est devenue plus à l'aise avec moi. Nous pouvons rester chez sa mère, Kamelia, pendant des heures. Je me souviens de la première fois que Kamelia a dit “ *ce sont mes amis* ” et du temps qu'il fallu pour arriver à ce moment de confiance mutuelle.

Récemment, Kamelia a dit : “ *Vous vous asseyez avec nous, on prend le café, on discute. On parle de tout et de rien. Vous ne cachez rien, et moi non plus. Vous parlez à chaque enfant, de l'école, de ce qu'ils font. C'est ce que j'ai appris de vous : l'amitié. J'ai appris que ça n'avait pas d'importance de savoir si j'étais chrétienne ou musulmane. Ce n'est pas une raison de ne pas être bons amis.*

Il y a des gens qui disent ‘eux ils sont chrétiens, nous on est musulmans’, et ils prennent leurs distances. Je ne prends pas mes distances. C'est pourquoi tous les gens qui sont comme moi, ils viennent ici. ”

En nouant des liens à travers la musique et les dialogues avec les gens de Stolipinovo, en leur apportant du soutien sans chercher à les changer, et en prenant le temps qu'il faut, nous avons beaucoup découvert et appris ensemble.

Ces liens nous ont aussi aidés, tous, à déconstruire nos préjugés – un travail immense et essentiel.



Faire Front Ensemble

À Budapest, en Hongrie, « A Város Mindenkié » ou « La ville est à tous » est un mouvement social basé sur l'engagement citoyen. Ses militants sont des personnes sans-abris ou en logement précaire, ainsi que des personnes solidaires, qui se battent ensemble pour le droit au logement et à la justice sociale.

Une histoire écrite avec Jutka Lakatosné, László Murányi et Anna Alexandrov (Hongrie)

Nous, à « La ville est à tous », cherchons constamment à entrer en contact avec des personnes qui vivent dans des habitats précaires ou sans aucun logement, afin de tisser de nouveaux liens et de s'assurer que tout va bien pour elles. Le but est qu'il ne devrait y avoir aucune personne ignorée de tous. Il n'est pas normal que nul n'aille à leur rencontre pour les aider.

Jutka, membre de « La ville est à tous », qui vit elle-même dans une baraque, explique comment nous travaillons : « C'est un lieu et un environnement basés sur la tolérance, où les personnes vivant la pauvreté prennent des

décisions majeures et jouent vraiment un rôle important dans le combat. Nous nous battons pour nos propres droits et aucune différence n'est faite entre les militants qui



travaillent tous ensemble. Tout le monde est accepté. Tout le monde est digne de confiance. En Hongrie, lorsque l'on se marie, il est dit que l'on s'unit « pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que la mort nous sépare ». Ne serait-ce pas merveilleux que le monde fonctionne de cette façon, avec toutes les personnes faisant front ensemble, pour le meilleur et pour le pire ? »

Tous ceux impliqués dans notre travail ne sont pas forcément issus d'un milieu pauvre. Ainsi Anna, qui nous a récemment rejoints en tant qu'« alliée », voulait rejoindre un groupe « basé sur le travail ensemble avec les personnes qui font l'expérience de ces injustices. Vous ne pouvez pas aider de l'extérieur. Ce sont les personnes qui ont l'expérience de la pauvreté qui sont essentielles ; ce sont elles qui veulent et peuvent se battre pour elles-mêmes. C'est bien plus réel. Ce serait le message le plus important que je voudrais faire passer à tous ceux qui tentent de rejoindre des groupes militants : « Vous ne pouvez pas dire aux autres ce qu'ils doivent faire ». »

Quand « La ville est à tous » apprend qu'il y a des baraques construites quelque part, le comité de coordination se réunit et demande « Qui peut aller là-bas ? ».

Puis, une « Réunion mondiale des baraques » est organisée : le groupe aménage un lieu ouvert à tous, situé à proximité des abris informels, où chacun peut venir et parler de tout et de rien. Le nom de cette réunion est un peu étrange, mais son principe est le même que celui d'un pique-nique. N'importe qui peut y aller, que ce soit les alliés (les militants qui possèdent un logement) ou les personnes sans-abris qui vivent en situation de pauvreté. Ensemble, ils préparent des sandwichs, apportent de l'eau, disposent des couvertures par terre, s'assoient avec de la nourriture et invitent les personnes qui vivent là à venir avec eux. Ensuite, ce sont à ces dernières de décider si elles veulent se joindre à eux, que ce soit pour participer aux actions de « La ville est à tous », ou simplement pour rester en contact.

Le but, c'est que personne ne soit laissé en arrière et inconnu. Ainsi, les membres de « La ville est à tous » peuvent garder le lien avec eux, leur parler et les aider.

Dans le 19ème arrondissement de Budapest, il existe une forêt communément appelée « la forêt de Sherwood ». Certaines personnes y vivent dans des baraques (« kunyhó » en hongrois) qu'elles ont elles-mêmes construites à partir de morceaux de bois, de plastique ou de tout autre matériau utile jetés par ceux qui n'en avaient plus besoin.

Il y a plusieurs années, une « Réunion mondiale des baraques » a été organisée dans une partie de cette forêt de Sherwood. Dix à quinze personnes sans-abris y vivaient alors depuis plus d'une quinzaine d'années, notamment un couple qui a joué un rôle central dans le groupe, Erika et János. Ils étaient aussi des membres fondateurs de « La ville est à tous ». Ces 11 personnes vivant dans la « forêt de Sherwood » étaient toutes unies comme si elles faisaient partie d'une même famille.

Comme une loi interdit que des logements soient construits dans cette forêt, les autorités forestières ordonnèrent à ces personnes de partir. Ensemble, nous avons décidé de réagir. Nous sommes allés parler aux autorités forestières, au vice-président de l'arrondissement et avec les personnes de la commune. Nous leur avons demandé de donner des logements à ces personnes qu'ils voulaient chasser de ces bois.

Il y eut quelques mois de discussions, de débats et finalement, un accord fut trouvé : pour



commencer, la municipalité accorderait deux logements à ces personnes. Les habitants de ces baraques devraient rénover les habitations dans lesquelles elles allaient vivre. Une autre organisation dénommée « Utcàról Lakàsba Egyesület » (« De la rue au logement ») fut chargée d'aider à la rénovation, et un appel fut lancé afin d'obtenir les outils nécessaires. Des bénévoles vinrent apporter leur soutien pour les travaux - pas seulement des membres de « La ville est à tous »-, mais également des sympathisants et amis. La municipalité a aussi apporté une petite contribution.

À ce jour, six personnes ont été relogées dans des appartements remis à neuf. Un logement supplémentaire est actuellement en cours de rénovation ; deux autres seront fournis l'année prochaine. Alors, tous les membres de ce groupe d'habitats informels, encore en vie, auront leur propre toit.

Malheureusement, ce ne sera pas le cas d'Erika et de János. Erika est décédée dans un Foyer de travailleurs avant qu'ils ne puissent emménager

dans leur propre logement. János l'a suivi l'année suivante, mais il a pu bénéficier du logement pendant un court moment.

Aujourd'hui, grâce au travail fourni par les membres de « La ville est à tous », ce sont deux municipalités qui procurent des logements aux personnes sans-abris. La municipalité du 10ème district offre deux logements chaque année à des personnes vivant dans des baraques ou dans la rue. Il s'agit d'un véritable changement.

Même dans les cas où les communes entreprennent de bonnes choses, mais feraient ensuite quelque chose d'injuste, « La ville est à tous » manifesterait. Il n'y a aucune situation d'injustice contre laquelle « La ville est à tous » ne se battra pas.



Lutter pour l'Éducation

Cati, une assistante éducative dans un des Clubs d'Éducation Alternative du Centre d'études politiques pour les Roms et les Minorités à Bucarest, explique comment son combat en faveur de l'éducation pour tous prend ses racines dans son histoire personnelle.

par Cati Vatală (Bucarest - Roumanie)



La vie me donne de la force. Parce que j'ai grandi dans un ghetto à Bucarest et que j'ai dû m'occuper de nombreux enfants, en plus des miens - et même si parfois je n'en peux plus ou si je suis fatiguée - je me souviens de mon expérience. Je veux amener du changement pour ma communauté.

J'ai passé mon enfance et grandi dans le ghetto de Rahova, à Bucarest. C'était une belle époque pour moi parce que tout le monde s'en fichait de savoir si tu étais Roumain, Rrom, ou pauvre. On partageait tout entre nous et, même si nous étions pauvres, nous n'en sentions pas trop les effets, car nous nous aidions les uns les autres.

Quand j'étais en 5ème année, j'ai insisté auprès de ma mère pour qu'elle m'accompagne à l'école. Ma mère ne voulait pas, mais je l'ai persuadée et elle a fini par accepter. Suite à cela, les autres enfants ont commencé à me harceler, à se moquer de moi,

et à nous discriminer parce que ma mère avait la peau sombre. À partir de ce moment-là, je ne suis plus jamais retournée à l'école.

Pourtant, j'aimais l'école. J'aimais l'éducation. J'ai essayé de retourner à l'école, mais je n'ai pas réussi. Je suis devenue adulte, une adulte sans éducation.

Quand j'ai quitté le ghetto de Rahova, j'ai vu d'autres quartiers de la ville, et les meilleures conditions dans laquelle les gens vivaient. Je passais d'un boulot à un autre : j'ai été femme de ménage, couturière, assistante dentaire. J'ai réussi à travailler dans les cosmétiques. Mais le salaire n'était pas très bon avec ces boulots, car je n'avais pas les papiers, les diplômes, qui disaient que j'étais une personne éduquée.

À partir de ce moment, et jusque dans mon travail actuel, je parle aux enfants et aux adultes pour leur dire que l'éducation est très importante pour avoir une vie meilleure.

J'avais 26 ans quand j'ai réussi à réintégrer le système scolaire. J'ai réussi à finir deux autres années : la 7ème et la 8ème année. En tant que mère, j'essaie de donner le meilleur à mes enfants, car je ne veux pas qu'ils passent au travers des mêmes expériences que moi. Je suis fière que mon fils aîné ait récemment terminé le lycée avec succès. Il veut aller à l'université. Et ma fille a fini sa 8ème année et est inscrite au lycée. J'ai un autre enfant, plus jeune qui est autiste. Ça a été très dur de trouver de l'aide pour lui. Par chance, j'ai rencontré une ONG qui nous soutient. J'ai énormément appris de mon garçon pendant que je l'aidais dans son développement.

Puis, j'ai découvert le Centre d'études politiques pour les Rroms et les minorités, qui m'a proposé du travail en tant qu'Assistante éducative dans un Club d'Éducation Alternative.

Le club est un espace sécurisé et créatif à l'intérieur de l'école, ouvert 6 jours par semaine, même pendant les vacances d'été, et où les enfants interagissent avec les assistants

éducatifs et les bénévoles, qui leur proposent du soutien et des conseils. Les assistants éducatifs encouragent la participation des parents dans la promotion de l'éducation et dans la vie de leur quartier. Leur rôle est très important, car ils aident à construire des ponts entre les professeurs, les enfants et leurs parents.

Si les assistants éducatifs ne venaient pas du quartier, le Club d'Éducation Alternative n'apporterait pas de changement pour l'école et les enfants. Les enfants ne viendraient pas dans cet espace s'ils n'y trouvaient pas des personnes en qui ils peuvent avoir confiance.

Cela fait maintenant quatre ans que j'ai commencé à m'impliquer dans le club. J'aime aider les enfants en tant qu'assistante éducative et c'est quelque chose que je peux faire grâce aux compétences que j'ai développées avec mon plus jeune enfant.

Parfois, il est très difficile de faire en sorte que les autres personnes prennent conscience

de la nécessité d'étudier. Je parle beaucoup avec les enfants, et je me rends aussi visite à leurs parents. Souvent, je me sens frustrée, parce que les enfants abandonnent l'école ou sèchent les cours pour aller travailler. Les parents me disent : « Maintenant c'est un homme, il doit aller travailler ». D'un autre côté, c'est très difficile pour les familles de s'en sortir, car elles reçoivent 84 lei (18 euros) par mois et par enfant de la part du Programme gouvernemental national pour acheter le matériel et les vêtements nécessaires pour l'école. Ce n'est pas assez.

Pour être efficace, le rôle d'un assistant éducatif doit être accepté par tout le monde. Cela veut dire que la capacité éducationnelle de l'assistant doit être reconnue par les professeurs à l'intérieur de l'école et par les parents du quartier, tout comme ses compétences personnelles pour construire des ponts. Ces compétences, ce savoir-faire, ce ne sont pas des choses qui s'acquièrent facilement ou rapidement. Elles sont enracinées dans une longue histoire.

Maintenant, c'est une autre lutte que je mène, qui est celle d'obtenir un diplôme afin de montrer à ma communauté que je suis une bonne éducatrice.

J'ai réussi à intégrer le lycée à l'âge de 36 ans. Je voulais montrer à mon fils aîné que c'est une bonne chose. L'âge que tu as n'importe pas. D'une certaine manière, j'ai pris conscience que je valais quelque chose en tant qu'individue.

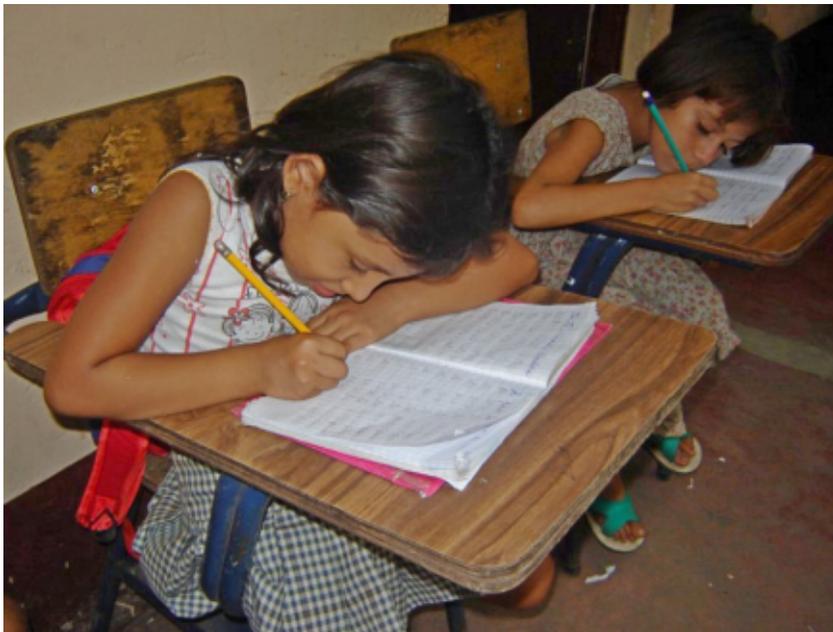
Les choses peuvent changer pour le mieux quand tu améliores ton éducation, mais tu dois faire beaucoup d'efforts et travailler dur pour y parvenir.



110 % d'enfants inscrits à l'école

Quand nous étions avec les familles dans les bidonvilles au Guatemala, elles nous disaient deux choses. La première, c'est qu'on ne veut pas que nos enfants vivent ce que nous avons vécu, on ne veut pas qu'ils vivent cette misère. La seconde, c'est que la seule chose qu'on peut laisser en héritage à nos enfants, c'est l'éducation.

Par Paul Maréchal (Guatemala)



Donc avec elles, on s'est dit il faut qu'on se batte pour que les enfants puissent aller à l'école, y rester et y réussir. Donc avec elles et avec les enseignants de ces bidonvilles, on va essayer d'identifier les obstacles, d'abord parce que les enfants n'étaient pas enregistrés à l'état civil, ou parce qu'il y avait des obstacles financiers (l'inscription à l'école, l'uniforme, les fournitures) et puis aussi la peur, l'humiliation pour des enfants qui n'étaient jamais allés à l'école et des parents qui ne savaient pas ce que c'était que l'école.

Alors, avec les familles, on a réfléchi à quels étaient les obstacles mais on a aussi expérimenté. Donc avec elles, on a mené un projet-pilote sur lever tous ces obstacles. On était dans un quotidien mais aussi avec des bibliothèques de rue, du soutien scolaire, des liens et des réunions avec les parents. Il y a une maman qui a été élue parent d'élèves dans son école, alors qu'elle était d'un milieu très très pauvre et très exclu.

Le Mouvement d'abord a fait des liens avec ces familles et avec les enseignants du quartier, et ensuite avec d'autres associations qui luttait soit pour les droits de l'enfant soit pour l'éducation en général, et ces associations nous ont aidés aussi à avoir une visibilité, à nous permettre de rencontrer le rapporteur des Nations Unies pour l'éducation, à faire une table ronde avec des journalistes. Donc on l'a mené en s'appuyant et grâce à d'autres, mais avec cette spécificité d'être très proches des familles et de travailler vraiment directement avec elles.

Et à partir de ce travail qu'on a fait avec les enseignants, avec les familles, on a fait des propositions de politiques publiques, pour le Guatemala, des politiques éducatives et on a rencontré avec les familles les candidats à la présidentielle. Après les élections on a rencontré le Ministre de l'éducation, plusieurs fois, et aussi avec d'autres associations pour se faire entendre, et on a pu gagner un accord gouvernemental qui a fait que l'école a été

confirmée comme étant gratuite au Guatemala et avec l'importance aussi qu'on ne soit pas obligé d'être inscrit à l'état civil pour s'inscrire à l'école.

Ce qui fait que les enfants qui avaient disparu, qui n'existaient pas, ni juridiquement, ni... en fait ils ont pu s'inscrire à l'école l'année d'après. Et alors que le Guatemala, dans certains bidonvilles, pensait avoir 98% de couverture scolaire, on s'est rendu compte l'année d'après qu'en fait on montait à 110%, simplement parce qu'il y avait des enfants qui étaient apparus et qui étaient pas dans les statistiques.

Et ce projet aussi qui a permis d'arriver à un accord gouvernemental sur la gratuité de l'école et l'accès des enfants même s'ils ne sont pas enregistrés, non seulement il a touché les 600 enfants avec qui on était présents tous les jours, mais il a aussi touché 3 millions d'enfants qui, au Guatemala, avaient des difficultés pour aller à l'école.



Alors, ça ne résout pas tout, mais ça a donné un signe d'espoir pour pleins de familles qui se sont dits "*l'école c'est aussi pour nous*".



Je suis un médiateur

Agir en tant que médiateur, pour soutenir les efforts d'une communauté pour améliorer ses droits, exige de la connaître. Muarem, membre de cette communauté, peut ainsi travailler avec tout le monde.

Par Muarem Abdi, avec le soutien de Llatifa Sikovska (Macédoine)



Je m'appelle Muarem Abdi et je vis dans la municipalité de Shutka, dans la ville de Skopje en République de Macédoine. Dans ma vie, j'ai vu que la discrimination contre le peuple Rom est réelle, et qu'il est considéré comme une classe inférieure.

Je me suis alors dit : « Je dois faire quelque chose. Je vais chercher une ONG qui travaille avec les Roms et voir si je peux la soutenir dans son travail pour défendre les droits des Roms et pour les aider à avoir une vie meilleure ».

J'ai rapidement découvert un nouveau centre éducatif Rom nommé Ambrela. J'ai commencé à travailler avec eux en tant que bénévole en 2007, et puis en 2011 je suis devenu médiateur. De 2013 à 2015, j'ai travaillé en tant qu'éducateur dans notre projet pour les enfants, appelé « Pas à pas ». J'étais très heureux de faire cela étant donné que j'aime travailler avec les enfants.

Les parents emmènent leurs enfants à Ambrela, en partie parce qu'ils sont tellement occupés par le besoin de travailler pour survivre qu'ils ont donc très peu de temps libre. Nous, l'équipe de l'ONG, aidons les enfants à se préparer à commencer l'école en leur apprenant des choses basiques, mais importantes, comme être capable de dire « *bonjour* », « *excusez-moi* » ou « *merci* », et comment se laver les mains avant et après manger. Nous organisons aussi des ateliers et des rencontres avec les parents. Ici, les parents partagent avec nous à quel point il est important que leurs enfants viennent à Ambrela et combien leur maîtrise du Macédonien s'est améliorée.

Dans mon travail avec Ambrela, j'agis maintenant comme médiateur entre le système de santé et les familles. Par exemple, à Shutka, et particulièrement dans les rues de Brsjacka Buna, Gjarsija Lorka, Pelagonija et Zivot, il n'y a pas de numéros sur les maisons. Ce n'est donc pas si facile pour les employés du Centre de Santé de la Ville de trouver les personnes.

Je transmets les invitations aux familles pour qu'ils aillent faire vacciner leurs enfants au Centre de Santé. Je leur explique à quel point c'est important. Si les parents ne peuvent pas s'y rendre, alors avec les employés du Centre de Santé, nous rendons visite aux familles et vaccinons directement les enfants sur place.

Mon rôle à Ambrela demande de passer beaucoup de temps à rendre visite aux familles. En tant que Rom et parlant leur langue, ils me comprennent plus facilement et ont moins peur de me parler qu'à d'autres Macédoniens, avec qui il peut y avoir la barrière de la langue.

A Brsjacka Buna, 50 familles vivent dans de très mauvaises conditions, avec des enfants âgés de 0 à 17 ans. Seules quelques-unes ont accès à l'eau ou l'électricité. Les parents et les enfants n'ont pas toujours de documents d'identités. Même si les enfants ont accès aux écoles maternelles et primaires locales, ils ne bénéficient pas de la protection sociale et n'ont pas de couverture santé :

ils sont discriminés et exclus du système de l'état. Pour Ambrela, Brsjakjka Buna est son plus gros défi dans son travail en tant qu'ONG.

Nous sommes ici un service de soutien aux familles. Nous les aidons à obtenir des documents d'identité et à intégrer leurs enfants dans le système éducatif. Nous les aidons à prendre conscience de leurs droits et à avoir accès aux aides sociales et de santé. Ils croient et font confiance à Ambrela et en ses membres. Si notre équipe voit qu'elle peut aider, elle fera le nécessaire. Par exemple, si une famille a besoin d'aide pour obtenir des documents d'identités ou d'autres documents personnels, même si ça ne fait pas partie de mon rôle officiel, je les aide en rassemblant leurs informations personnelles et en les transmettant à ma collègue, Llatifa, qui va assurer le suivi.

De cette façon, les familles gardent confiance. Quand ils savent que vous êtes l'un des leurs, ils sont plus facilement prêts à vous parler des questions ou des problèmes qu'ils peuvent avoir.

Qu'est-ce que vous voudriez dire aux personnes à l'extérieur de Shutka ?

J'aimerais leur dire qu'avant de juger qui que ce soit, il faut apprendre à connaître les personnes pour comprendre qui elles sont, quels sont leurs problèmes et pourquoi elles sont dans cette situation.

Nous voulons que les gens arrêtent de penser aux Roms comme à des personnes se comportant mal, étant peu éduquées ou qui volent. S'ils sont réceptifs à cette approche, ils vont vite découvrir que la communauté Rom est aussi constituée de bonnes personnes aspirant à plus d'éducation.



Le cirque, c'est comme un arc-en-ciel

Par Benoît et Véronique Reboul-Salze, en lien avec Marian Milea et Tania Pulcino

La première fois que nous rencontrons la Fondation Parada, c'est comme un déclic. Nous ne nous connaissions pas et pourtant nous nous connaissions depuis toujours !



Dans la maison de la Fondation Parada, il y a de la vie à tous les étages. Cela commence avant même d'entrer dans la cour. Des jeunes, des enfants, parfois des parents, sont là et discutent ensemble. Les visages de chacune et chacun sont marqués par une vie dure, mais illuminés de sourires, parfois fugaces.

D'autres enfants et jeunes, qui vivent et travaillent dans les rues de Bucarest, peuvent se poser au 1er étage pour reprendre souffle et se retrouver avec d'autres. Ils peuvent y manger, laver leurs affaires, prendre soin d'eux. D'autres encore sont soutenus dans leur apprentissage scolaire, notamment pour pouvoir rejoindre l'école de la deuxième chance, ou peuvent recevoir un soutien plus personnel.

Il y a aussi l'équipe de la Caravane. C'est là que se préparent les tournées pour aller rencontrer ces enfants, ces jeunes souvent invisibles pour le reste des habitants de Bucarest et en tout cas disparus des statistiques officielles depuis l'entrée dans

l'Union européenne. Ionut, le directeur, rappelle souvent que tout passe par « *restaurer leur dignité en parlant et en restant ouvert et disponible* ».

Le déclic, il se produit au rez-de-chaussée. C'est l'espace du cirque, c'est là que les entraînements se font, que les spectacles se préparent. Pour avoir nous-mêmes pratiqué les arts du cirque dans la rue, nous savons que c'est un outil formidable pour avancer ensemble, en groupe.

C'est là, dans cet espace, que travaillent Marian et Tania. Ils ont connu Parada du temps de Miloud, le fondateur, artiste clown, qui s'est engagé avec tous ces enfants, garçons et filles, qui se retrouvaient dans les rues, dans les gares de la capitale roumaine peu après le changement de régime de 1989.

« Le cirque, cela permet aux enfants, aux jeunes de s'accrocher à la société . Le cirque, c'est jouer devant les autres, sur une scène ou dans la rue et cela te permet de te rendre visible par

une société qui ne t'accepte pas. La vie dans la rue ne t'enseigne pas l'histoire, la géographie. Elle t'enseigne comment survivre. La société n'accepte pas les enfants en situation de rue. Le cirque permet de stimuler leur estime de soi. Il faut beaucoup de courage pour être face aux autres et le cirque est un « instrument » qui donne cette force. On peut l'utiliser pour lutter contre la pauvreté. L'art du cirque permet de récupérer l'espace en surmontant sa timidité. Cela permet de changer l'image que les gens ont des enfants en situation de rue. « Ah..., tu es la personne que j'ai vue en spectacle, ah... c'est bon, c'est bon. »

C'est comme cela que Marian parle de la pédagogie qu'il met en place. Aujourd'hui Marian est animateur socioculturel. Miloud lui a fait confiance. Ensuite, il s'est formé dans plusieurs écoles de cirque. Il a organisé des tournées de la troupe de Parada dans plusieurs pays Européens. Pour lui, ce qui est important, c'est de rester ici en Roumanie pour continuer avec les jeunes en situation de rue et avec la nouvelle génération d'animateurs qui émerge.

Cela lui donne beaucoup d'espoir.

Tania a commencé par participer à la démarche du cirque de Parada, quand elle avait 15 ans, tout en habitant dans une institution pour enfants. Avec Parada, elle a fait une formation pour devenir animatrice sociale. Elle nous partage : « *Je viens ici pour animer des activités de cirque avec Marian, c'est bien pour moi de travailler avec les enfants en situation de rue, les enfants travaillent le jonglage, l'acrobatie et tout ce qui vient du cirque. Les enfants en situation de rue sont curieux. Le cirque pour eux c'est un jeu et Parada, c'est comme une famille* ».

Marian complète : « *C'est un jeu, mais cela devient un jeu sérieux. Ce n'est pas pour passer le temps. A travers le jeu, c'est possible que s'ouvre quelque chose derrière. C'est vraiment difficile de travailler et d'utiliser seulement les arts du cirque. Les arts du cirque, ce n'est pas seulement pour recruter des jeunes, pour recruter des artistes. Nous ne sommes pas une école de*

cirque. Nous sommes seulement un passage pour les jeunes. C'est le lancement de la piste. Tu restes, tu apprends pour qu'ensuite tu voles de tes propres ailes. Tu continues ta vie.

On rêve, on est un groupe, une équipe. Ce qu'on fait, on le fait bien. Les jeunes viennent avec tellement d'espérance. On est là pour transmettre ».

Voler de ses propres ailes, inventer son propre chemin, c'est ce qui arrive à des dizaines de jeunes qui participent à Parada.



Marian nous parle de l'un de ces jeunes : Florin.
« Il faisait partie de la troupe de cirque. Un jour, on apprend que la police le recherche. Sans documents, c'est compliqué : comment prouver ton nom, ton âge ? Florin n'avait jamais été enregistré, il n'avait jamais eu de carte d'identité. Comment est-ce possible dans un pays d'Europe ? Une carte d'identité, c'est tellement important.

Un jour, dans le centre de Bucarest, un policier a vu Florin dans une parade. Être vu en train de faire un spectacle de cirque a fait toute la différence. Le policier qui l'avait reconnu est alors venu à la maison de Parada. Il a alors pris le temps d'expliquer la procédure qu'on pouvait faire pour que Florin puisse avoir une carte d'identité.

Mais pourquoi n'avait-il pas fait cela avant ? Cela a changé la vie de Florin !

Plus tard, il a pu participer à la coupe du monde de foot des sans-abris au Mexique.

Florin est un garçon normal, comme tous les enfants et les jeunes que nous connaissons. Alors permettre à la société de commencer à

les accepter et à réagir en même temps, c'est très important.

Ce n'est pas possible de voir ces enfants, et leurs familles, vivre en situation de rue, parfois usés par la drogue ou la maladie, trop souvent exploités physiquement ou psychologiquement. »

Les arts du cirque provoquent des changements pour tout le monde.

Pour Tania, « cela passe par être curieux et s'exercer ». Pour Marian, « c'est comme un arc-en-ciel : tu regardes comme il est beau, sans regarder vers le bas ».



Il y a toujours de l'espoir

De Mme Y. (Hongrie)

Véronique et Benoît Reboul-Salze ont connu Mme Y à travers le centre communautaire d'un village de Hongrie, quand elle avait 16 ans. Ils ont perdu contact et quand ils se sont à nouveau rencontrés, le centre communautaire était fermé depuis de nombreuses années. De par son expérience avec ce centre, Mme Y a toujours été attentive à comprendre le monde autour d'elle. Chaque fois qu'ils se rencontrent, ils sont impressionnés par son courage, son énergie, sa détermination pour soutenir sa famille, ses amis et ses voisins. Mme Y, avec son mari, a maintenant 5 enfants et 3 petits enfants. Elle veut que plus personne ne vive dans la pauvreté. Dans ce texte, elle témoigne de sa manière d'essayer d'aider d'autres pour que la vie soit meilleure dans son village.



J'aurais aimé faire un meilleur travail que ce que je fais maintenant en nettoyant les rues. Normalement, je n'accepte pas ce genre de travail. Je n'aime pas quand ils me dominant. Ici, ce n'est pas comme dans une autre place. Ils nous contrôlent et nous donnent des ordres d'une manière humiliante. Les personnes qui vous donnent du travail mettent de la pression sur ceux qu'ils emploient, pour les empêcher de parler. Ce n'est pas juste et je veux que les gens le sachent.

Je suis passée au travers de tout cela et comme je suis quelqu'un qui argumente, j'ai eu de mauvaises expériences. J'argumente, mais cela a des conséquences pour ma famille.

Par exemple, cette année, l'hiver a vraiment été très dur. Du bois a été distribué, mais certains se sont fait dire « Vous ne me souteniez pas, vous n'avez pas voté pour moi. Vous pouvez vous en aller, il n'y a pas de bois pour vous ». Un homme se tenait debout là, sans chaussettes dans ses chaussures. J'étais vraiment désolée pour cet homme quand ils ne lui ont pas donné de bois. Il y avait aussi des femmes qui n'en ont pas eu. C'est ainsi que les choses se passent. La pauvreté est vraiment choquante dans le village.

Mon mari travaille tous les jours pour que les enfants aient quelque chose à manger. Je sais à quel point c'est difficile. Souvent, mon mari n'a plus de force, mais j'en ai encore. Parce que nous n'avons pas de diplôme, nous devons travailler dur avec nos mains.

Il y a toujours de l'espoir. Vous devez croire qu'il y a toujours une issue. Même si je ne suis pas croyante, je trouve toujours un moyen.

Je le trouve à cause de mes enfants. Je n'ai jamais été désespéré au point de dire "Oh mon dieu, qu'est-ce qui va se passer?", et de rester à la maison. Au contraire, je me lève, je me bouge. Nous ne volons pas, nous ne trichons pas. Il y a toujours un endroit où je peux aller, où je peux trouver de l'aide. Je trouve toujours quelque chose pour rendre les choses meilleures.

Vous devez toujours vous concentrer sur les enfants. C'est pourquoi je ne montre pas quand quelque chose ne va pas, pour que les enfants ne le sachent pas. Des fois, je deviens triste, mais seulement si les enfants ne le voient pas. C'est ce que je dois faire.

Quatre de mes enfants sont ici avec moi, plus les 2 petits bébés de mes filles et leurs compagnons.

Je me dis des fois : « Que va-t-il arriver à mes enfants ? » Une mère doit penser ainsi. Si les enfants sont là, tu dois trouver assez pour vivre, car la vie doit continuer. En Hongrie, on dit « Tu déplaces chaque pierre », ce qui veut dire « Tu essayes tout ».

Quand je peux, j'aide mes voisins, car eux aussi, ils sont pauvres. Nous ne sommes pas les plus pauvres, parce que nous pouvons nourrir nos enfants. J'essaye d'aider les plus pauvres. Je leur donne des conseils. Ma sœur m'a dit « Quand je suis encore à me demander si je vais aider quelqu'un, tu l'as déjà fait ».

Mais je dois dire que je suis brisée, la vie m'a déjà cassé.

L'autre jour, j'ai demandé un rendez-vous au salon d'esthétique pour retrouver des forces. J'étais prête à y aller, mais ma petite fille était malade et j'ai dû acheter des médicaments pour elle. Je n'y suis pas allée, comme à d'autres endroits où j'aurai besoin

d'aller. Même si je voulais y aller, et même si cela aurait été bien pour moi, je ne peux pas.

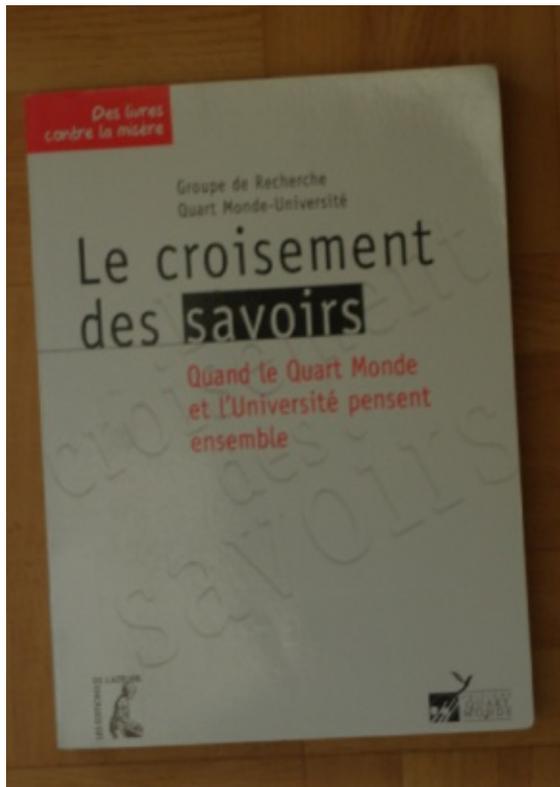
Les personnes pauvres sont les mêmes que les autres. Nous avons le droit de vivre la même vie. Même si nous vivons en situation de pauvreté, nous sommes les mêmes personnes.



Quand les savoirs se croisent et s'enrichissent

Cette histoire raconte la naissance d'une recherche participative en croisement des savoirs avec des populations en situation de pauvreté.

Par Françoise Ferrand (France)



Durant deux ans, 1996-1998, un programme expérimental franco-belge « Quart Monde - Université » réunissait pour la première fois dans une même recherche des chercheurs, des personnes ayant l'expérience de la pauvreté et des volontaires permanents d'ATD Quart Monde.

Ensemble, ils ont donné naissance à la démarche scientifique du Croisement des Savoirs qui sera validée lors d'un colloque international à La Sorbonne en 1999.

En 2000, s'appuyant sur les acquis de cette démarche, un second programme expérimental, Le Croisement des Pratiques, réunit pendant deux ans, des professionnels de différents secteurs de l'intervention sociale et des militants ATD Quart Monde vivant la pauvreté. L'objectif est, en croisant les pratiques respectives d'action, de bâtir des outils de formation initiale et continue.

Lors d'un séminaire de ce programme, un groupe travaille sur le thème de la participation citoyenne. Il réfléchit sur les apprentissages à acquérir pour une réelle participation des personnes en situation de pauvreté. La discussion aborde le thème des besoins essentiels à tout être humain.

Une professionnelle du logement parle de la hiérarchisation des besoins des personnes qu'il faut respecter et elle termine son exposé en se référant à Maslow, psychologue américain. Les militants et moi-même qui co-anime ce groupe sur la participation n'avons jamais entendu parler de Maslow. Je demande des explications. Un professionnel dessine alors la Pyramide de Maslow sur un tableau. Je découvre avec les militants ce classement des besoins et surtout la hiérarchie qu'établit Maslow : on ne peut atteindre le niveau directement supérieur si on n'a pas d'abord satisfait les besoins du/des niveau(x) inférieur(s).

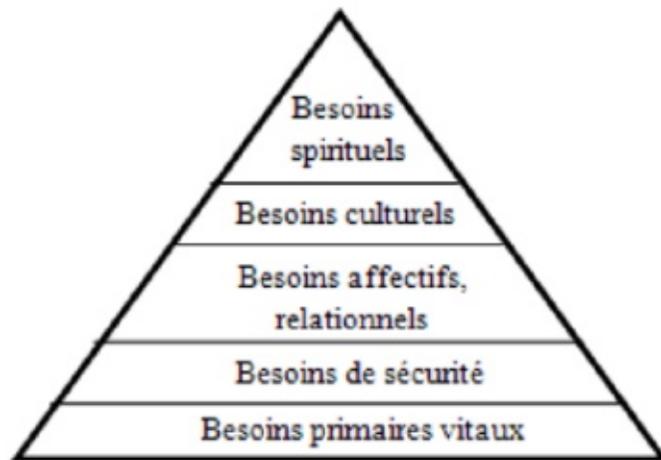
Carine, Patricia, Baudoin réagissent ainsi que Joëlle : “ *J'habitais un taudis en dehors du village mais j'avais besoin pour tenir le coup d'écouter de la musique classique* ”.

Débuté alors un débat très animé sur la place et l'importance accordées aux besoins des personnes. Qui les définit ?

Un professionnel, responsable d'un centre communal d'action sociale, avait expliqué précédemment comment sa ville agit pour les personnes sans domicile. Toutes ces personnes se voient attribuer un logement. Peu de temps après avoir été relogée, une de ces personnes, d'une quarantaine d'années, est retrouvée décédée dans son appartement, “ *il est décédé récemment* ” conclut ce professionnel. Les militants questionnent : “ *Certes, il avait un logement, il était à l'abri de la rue, mais a-t-on vraiment tenu compte des besoins de cet homme ?* ”

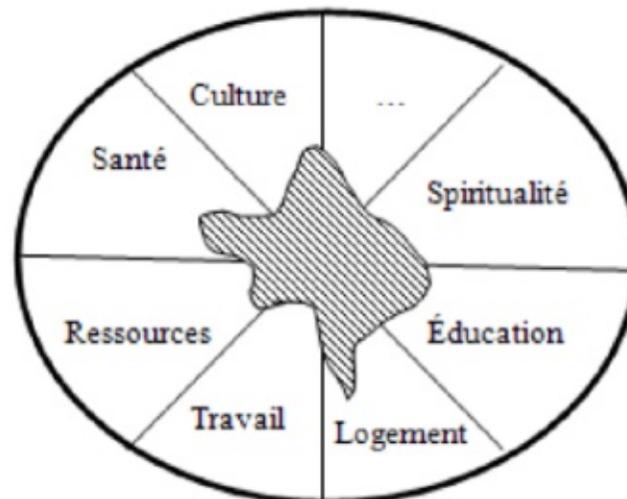
Pour Carine, Patricia, Baudouin, Joëlle, il est important de ne pas morceler ni cloisonner les besoins des personnes. Ils argumentent combien il est important de voir la personne dans sa globalité c'est-à-dire pas uniquement à travers ses manques mais aussi à travers ses aspirations.

Seuls les besoins primaires semblent vitaux quand il s'agit des personnes vivant la pauvreté. *“ Une personne peut avoir des besoins culturels même si elle n'a pas de quoi manger ou se loger. C'est parfois la seule façon qui lui reste pour se raccrocher à quelque chose ”* disent-ils.



Joëlle explique : *“ Ma fille se moque de dormir dans un lit car elle préfère que l'argent qui servirait à l'achat de son lit soit consacré à ses cours d'équitation ”.*

Patricia cite l'exemple de Geneviève Anthonioz de Gaulle, alors Présidente du Mouvement ATD Quart Monde. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, Geneviève de Gaulle a vécu l'expérience du camp de concentration à Ravensbrück : *“ Elle nous a dit que privée de tout, ce qui l'a aidée à tenir, c'est la culture et la spiritualité ”.*



À ce moment de la discussion, je propose aux militants d'utiliser le tableau pour présenter leur façon de voir les besoins des personnes. La pyramide devient alors un cercle divisé en différents quartiers, sans ordre prioritaire et portant chacun le nom d'un besoin (santé, culture, ressources, logement, spiritualité, éducation, travail, ...).

Le professionnel du centre communal d'action sociale propose alors que ce schéma devienne une grille d'évaluation pour faire le point à la fois par la personne elle-même et par le professionnel : *“ Ainsi, la personne peut être relativement satisfaite de son logement, mais préoccupée par son état de santé, la scolarité de ses enfants, son travail...”*.

La pyramide devenue cercle est désormais enseignée dans certains centres de formation d'intervenants sociaux et les acquis des programmes expérimentaux de recherche de Croisement des savoirs et des pratiques ont pour répercussion au fil des années de nombreuses co-formations au sein

d'institutions professionnelles et un intérêt croissant du monde universitaire pour les recherches participatives en croisement des savoirs avec des populations en situation de pauvreté.



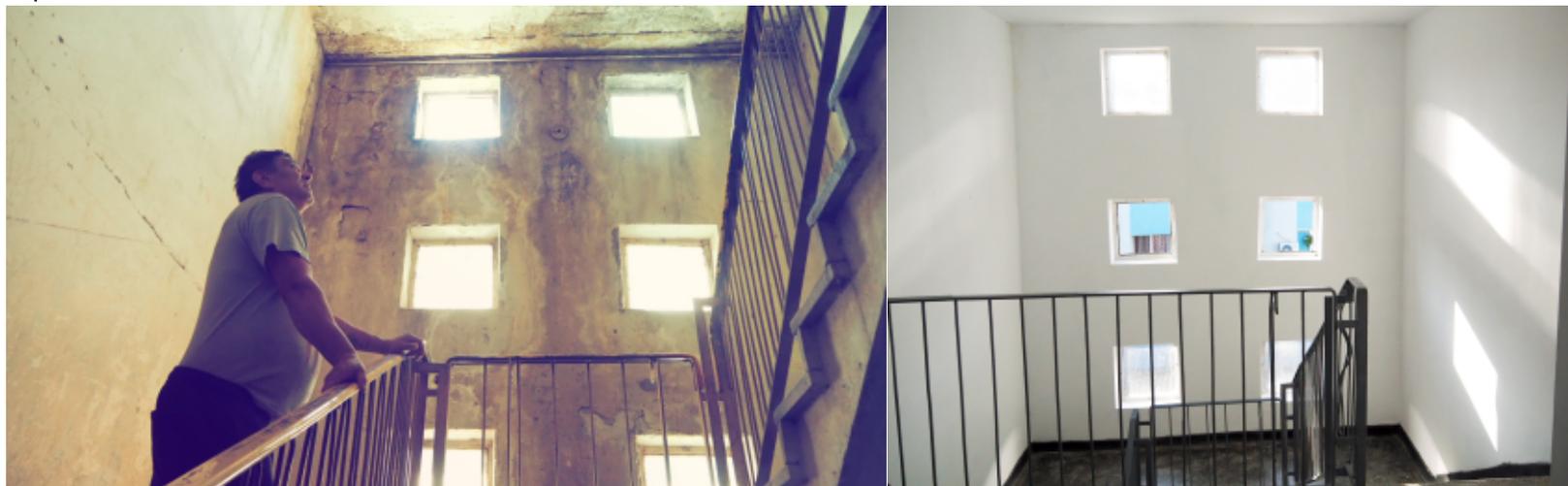
Inspirés par un vieux noyer

De Mariana Penciu du Centre d'études politiques pour les Rroms et les Minorités - Roumanie)

À Bucarest, rue Livezilor, dans la partie la plus délabrée du quartier de Ferentari, se tient un vieux noyer aux branches grosses et fortes, entouré de quantités de débris. En face de l'arbre, il y a un bloc d'immeubles, le n° 38, avec l'adresse soigneusement écrite sur un bout de papier suspendu au-dessus de l'entrée principale.

Ce bout de papier est la seule partie décente de ce bâtiment. Tout le reste est en très mauvais état, tout comme les autres bâtiments du quartier. Presque aucun d'entre eux n'a été rénové depuis leur construction il y a plus de 40 ans. Le bloc 38 fait partie d'un ensemble de bâtiments dégradés, composés de studios de 15 mètres carrés. Construits entre 1970 et 1980, les studios étaient originellement destinés à servir de « foyer pour jeunes mariés », et ont été utilisés comme logements provisoires pour des travailleurs sans famille. Aujourd'hui, des familles entières vivent dans ces appartements exigus constitués d'une seule pièce.

© photos Goran Mihailov



Quand on entre dans l'immeuble, le paysage change : les ordures de l'extérieur ne vous suivent pas. L'intérieur a été nettoyé et sent le propre du rez-de-chaussée au quatrième étage. Il n'en a pas toujours été ainsi. Jusqu'à il y a peu, l'immeuble était rempli de moisissures, de détritiques et de murs endommagés. L'eau s'infiltrait et des fenêtres manquaient. En 2017, ces conditions d'hébergement déplorables sont une réalité pour les personnes les plus pauvres et les plus vulnérables de la capitale de la Roumanie.

Les résidents expliquent comment ils ont essayé des années durant de résoudre leurs problèmes et de transformer le bâtiment en un espace propre, où leurs familles seraient en sécurité, mais sans résultats. Ils ne pouvaient pas compter sur l'aide du gouvernement local, car il n'y avait jamais assez de subventions pour cela. Mais il existait aussi de la méfiance entre les voisins, s'accusant régulièrement entre eux de vouloir tirer profit des travaux de rénovation.

La mobilisation des habitants a vu le jour suite à un défi lancé par la fondation du Centre d'études politiques pour les Roms et les Minorités, en partenariat avec la compagnie d'électricité Enel Romania. Ce projet s'insérait dans une volonté visant à améliorer l'accès à l'électricité et créer de meilleures conditions de vie à Ferentari. L'idée s'est propagée au sein de la communauté par le « Club des Mamans », un groupe formé de plus de 20 femmes, certaines Roms, d'autres non. Elles sont déterminées à transformer la mauvaise image de leur quartier, Ferentari, par la mobilisation citoyenne. C'est pourquoi elles travaillent ensemble pour rechercher et identifier les solutions aux problèmes de la communauté.

Dix mille lei (2 200 €) étaient disponibles pour ce projet, à condition qu'un groupe puisse rassembler au moins 15 personnes qui choisiraient un problème affectant une petite communauté, réfléchiraient à des solutions et les mettraient en pratique ensemble. Les habitants du n°38 ont créé un groupe de voisins qui décidèrent de rénover les escaliers

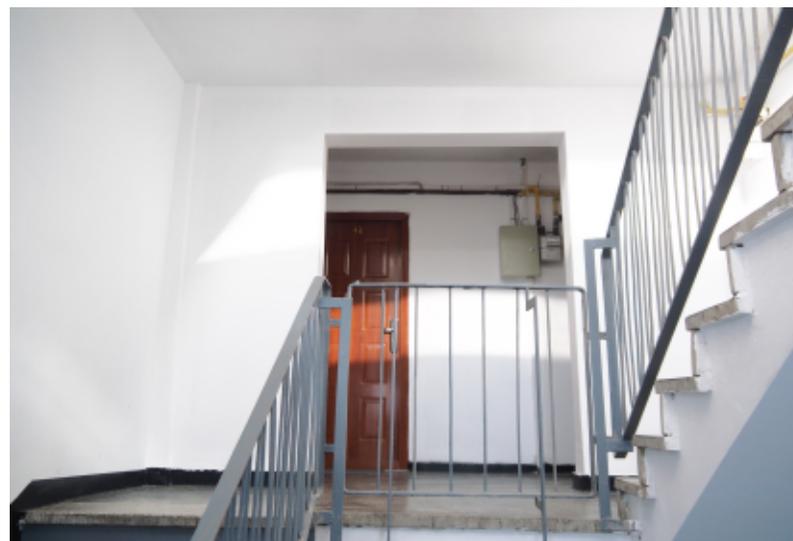
de l'immeuble, de réparer le toit et d'installer une nouvelle porte d'entrée et des fenêtres dans l'escalier. Avec l'aide de la fondation, cette nouvelle équipe a organisé ses ressources et a planifié le travail elle-même. Avec le financement d'Enel, ils ont pu acheter le matériel nécessaire. Ils ont réalisé tous les travaux de rénovation eux-mêmes.

Cela n'a pas été facile de rassembler les gens et de les faire s'organiser : « *Tous les habitants ne se sont pas impliqués. On ne pouvait pas convaincre tout le monde, mais certains de ceux qui n'ont pas travaillé ont apporté des bouteilles de soda aux personnes qui travaillaient* ».

Les gens ont majoritairement travaillé le week-end et les soirées après leur travail, certains travaillant jusqu'à 20h00. Près de 30 personnes ont participé au projet dans tous ses aspects, de la planification des activités (fin du mois de mars) jusqu'aux finitions (au début du mois d'août). Ils ont travaillé sur leur temps libre, dès qu'ils le pouvaient, en se divisant les

tâches, se soutenant mutuellement, et s'assurant que tout soit réalisé.

Même si le projet fut ardu, les résidents sont ravis et ils « ont la chair de poule » quand ils parlent de ce qu'ils ont accompli. Ils sont contents de se féliciter mutuellement pour le travail effectué. Quelqu'un nous a décrit les efforts particuliers d'une habitante : « *C'est une locataire avec deux enfants et l'un d'entre eux est très malade, mais elle a participé. Elle a balayé les sols ; elle a peint l'escalier en entier, pas seulement la partie qui se trouve à son étage.* »



© photo Goran Mihailov

Et il y a une autre femme qui a beaucoup aidé, bien qu'elle souffre d'épilepsie ». En plus des rénovations, le projet a aidé à construire des rapports de confiance entre les résidents et à les rapprocher en tant que communauté.

Vous pouvez voir leurs yeux étincelants chaque fois qu'ils racontent leur histoire. Ils sont heureux de leur travail et sont reconnaissants de l'aide reçue, sans laquelle « *leurs espoirs seraient restés inaccomplis* ». Aujourd'hui, ils prennent soin de leur bâtiment propre comme d'un trésor : « *Notre escalier est plus propre que tous les autres. L'atmosphère est différente maintenant, alors on fait attention que tout le monde le garde propre. Même ma fille de six ans prend soin de l'immeuble et interdit aux gens de toucher les murs.* »

Même si on sent régner beaucoup de joie au n° 38, personne n'oublie qu'il reste encore des problèmes à régler. Les déchets s'entassent dehors, car il n'y a pas de containers à ordures. Cela a causé des infestations de rats et de cafards. Il y a encore des inondations au

sous-sol, des infiltrations d'eau et la liste n'est pas finie. Pour les habitants de Ferentari, leur seul espoir est d'être mieux organisés pour améliorer leurs conditions de vie. Ils veulent servir d'exemple pour le voisinage et aider à mettre fin aux préjugés liés à leur lieu de vie, Ferentari.

Les résidents du n° 38 continuent de faire des projets en face de leur immeuble, juste en face du vieux noyer. Ce vieil arbre qu'ils aiment est un robuste compagnon, protecteur de leur communauté. Il les inspire particulièrement quand le vent souffle dans ses feuilles et fait se disperser les déchets, juste avec la puissance de ses feuilles.



L'Équipe de l'Espoir

Un groupe de jeunes jouant dans la Coupe du Monde de football des Sans-abris ouvre son horizon dans la perspective d'une vie meilleure

Par Viktor Kirkov (Bulgarie)

Du 29 août au 5 septembre 2017, la Coupe du Monde de Football des Sans-abris s'est tenue à Oslo, en Norvège. Une équipe venant de Bulgarie, l'« Équipe de l'Espoir », a participé à ce tournoi.



Cela va faire la sixième année que nous avons une Équipe de l'Espoir. Le plus important, c'est de créer une équipe. La plupart des joueurs, des garçons, n'ont jamais quitté leur quartier, ou leur ville. C'est pourquoi, même de venir à Sofia pour la préparation est un gros défi pour eux. Nous les rassemblons pendant 50 jours afin qu'ils soient entièrement préparés. Ils restent tous ensemble, sans leurs parents, sans aucun travailleurs sociaux, pour se concentrer sur une seule chose : le championnat de football.

Nous travaillons en suivant les règles de la méthode Suggestopédique. Ce n'est pas une manière classique d'apprendre. C'est une méthodologie bulgare, très dynamique et alternative, qui utilise l'art et le jeu dans une ambiance amicale et libre. C'est difficile pour un jeune d'apprendre en restant assis sur une chaise. La Suggestopédie leur donne l'opportunité de bouger et d'apprendre en même temps. Nous l'utilisons pour le sport, mais aussi pour les aider à apprendre l'anglais.

Tous les matins, ils suivent un cours d'anglais afin d'avoir plus de moyens pour communiquer avec les autres durant le championnat. Ils ont ainsi la possibilité d'interagir, de faire ce qu'ils veulent. Chaque après-midi est dédiée à l'entraînement de football avec les entraîneurs. Et maintenant, un jeune venant d'un centre d'accueil pour enfants est devenu entraîneur à son tour et travaille avec moi.

Nous aimerions proposer cette manière de travailler tout au long de l'année, pour différents groupes d'enfants. En ce moment, nous avons des équipes locales dans sept villes de Bulgarie, concernant au total entre 70 et 100 jeunes. Et l'Équipe Nationale change tous les ans. Les garçons qui participent à la Coupe du Monde des Sans-abris viennent de ces équipes. Ils viennent de centres d'accueil pour enfants, de foyers de jeunes, ils sortent de prison ou encore sont originaires des quartiers Rroms. Au moment où ils se sont engagés dans une équipe, ils n'avaient pas vraiment de but dans la vie.

Au début, la plupart d'entre eux, s'ils pensent qu'ils ne sont pas assez bons, arrêtent de jouer. Mais on ne les pousse jamais vers la sortie. S'ils rejoignent une équipe, on leur donne tout notre amour et toute notre expérience afin d'améliorer leur vie. On leur donne des opportunités, mais après ils doivent tirer le meilleur d'eux-mêmes.

Certains ont plus de talent que d'autres, mais ce n'est pas le plus important.

Par exemple, l'un de ces garçons a commencé à jouer en 2011. À l'époque, il louait une petite chambre dans un foyer, à Sofia. Au début, il n'arrivait même pas à arrêter la balle - on aurait dit qu'elle rebondissait contre un mur ! Mais finalement, trois ans plus tard, il a rejoint l'Équipe Nationale pour la Coupe du Monde des Sans-abris au Chili. Son niveau n'était pas extraordinaire, mais il avait énormément travaillé pendant ces trois ans, assez pour rejoindre l'équipe nationale. Maintenant, il travaille dans une entreprise de lavage de vitres. Il se débrouille bien.

Tout ce travail avec ces jeunes leur permet, pas à pas, petit à petit, d'avoir la possibilité de changer leur vie, de trouver du travail.

Quand cela arrive de 3 à 6 mois après leur arrivée, on peut vraiment dire que c'est grâce



à leur participation dans l'Équipe de l'Espoir. En fait, la plupart d'entre eux ne sont pas vraiment sérieux lors des premiers entraînements, mais trois mois plus tard, ils changent du tout au tout. J'aime à croire que ce n'est pas que grâce à l'Équipe de l'Espoir.

Cela leur donne l'opportunité de voir que d'autres ont une vie meilleure, ils ont un travail et assez d'argent pour vivre. Ils changent leur façon de penser, leur façon de travailler. Ils sont en contact avec d'autres personnes, et c'est une chance pour eux d'amener du changement positif dans leur vie. La plupart d'entre eux, par exemple, ont aujourd'hui un travail.

Ce dont je suis sûr, c'est que le fait de faire partie d'une équipe de football leur ouvre l'esprit.

Pour eux, et particulièrement pour ceux qui participent à la Coupe du Monde des Sans-abris à Oslo, l'Équipe de l'Espoir change la manière dont ils acceptent le monde et dont le monde les accepte.



Transformer sa communauté

A Brooklyn (USA), une jeune mère en situation de précarité voit ses talents reconnus et inspire de nouveaux projets dans un centre social.

Par Marcia Kresge (Etats Unis d'Amérique)



Au centre social où je travaillais, une jeune femme surnommée Toni vint nous demander de l'argent pour nourrir ses enfants. Nous ne pouvions pas répondre à sa demande, mais nous l'avions accueillie, fait visiter le centre, décrit l'espace informatique, les cours de danse et de piano, et lui avons parlé de l'« open mic », une scène libre, et du repas participatif mensuels. Elle avait été très enthousiasmée par l'espace informatique et avait demandé si elle pourrait lire un poème ou un court texte au prochain « open mic ». Bien sûr !

Dès lors, elle vint tous les jours avec son ordinateur pour écrire, encore et encore. Plusieurs travailleurs du centre social se plaignirent que son fils de sept ans passait sa journée à regarder la télévision. Et que Toni était toute la journée dans l'espace informatique, alors que les autres usagers ne venaient qu'occasionnellement.

En tant que directrice du centre, on me poussait à contrôler combien d'heures gratuites d'internet utilisait Toni, et combien de temps son fils passait devant la télévision. Parfois, elle le laissait avec nous et rentrait chez elle pour s'occuper de son compagnon âgé qui ne pouvait pas travailler. On me demandait aussi d'attirer plus de gens vers l'espace informatique. Pourtant, il était évident que Toni cherchait du travail, elle qui avait été chauffeur de bus, puisqu'elle avait demandé de l'aide pour son CV et ses lettres de motivation.

Un jour, elle nous expliqua que venir au centre lui offrait un espace pour réfléchir. Elle ajouta qu'elle disait à ses enfants : « Maman va travailler au centre ». Elle venait tous les jours, restait jusqu'à la fermeture, se mêlait aux résidents et aux gens du quartier présents, et travaillait sur son ordinateur.

Quand elle vint partager son histoire à l' «open mic », tout le monde fut ému. Elle lut aussi trois poèmes. Elle annonça à toutes les

personnes présentes qu'elle espérait voir publier prochainement son premier recueil de poésie. Nous eûmes alors la confirmation qu'elle travaillait, et sans toucher de salaire.

Les mois ont passé, Toni a continué de venir au centre social et nous a demandé de relire son livre. Durant l'« open mic » suivant, elle chanta son poème en blues. Quelle voix ! Dans l'assistance, son fils, sa fille et une amie étaient venus voir le « travail de maman ».

Et ce ne fut pas tout. Pour quelqu'un qui vivait dans la pauvreté et affrontait les difficultés de concilier une vie de famille avec la détermination de continuer à travailler, Toni avait un don insoupçonné pour créer des liens, qui se révéla dans sa proposition de faire chaque semaine un « open mic ».

Toni veilla à tous les préparatifs. Elle apporta les nappes, les bougies et les rideaux pour transformer la grande salle en club de jazz. Son initiative fut très bien accueillie.

Comme elle était tout le temps au centre et s'était liée avec les musiciens, les poètes et les artistes qui le fréquentaient, elle avait compris que les membres de la communauté avaient besoin d'un club pour partager leur art. De la même manière que nous avons cru qu'une communauté pauvre avait besoin d'une scène libre où inviter des artistes d'autres horizons, elle voulait aller plus loin et réunir chaque semaine les artistes locaux.

La nuit de l'ouverture, le conseil d'administration constata les résultats que l'on obtient en accordant aux projets le temps de se développer, alors qu'avant le personnel semblait croire que les ressources du centre n'étaient pas employées à bon escient. Que s'était-il passé ?

Le centre avait, sans le savoir, donné naissance à une personne capable de transformer sa communauté. Ce fut un nouveau départ pour le centre social et pour Toni, qui se vit offrir la possibilité de développer encore davantage son projet et d'être rémunérée.

Elle vit aussi avec fierté son livre publié en ligne : [From Me to You \(de Toi à moi\)](#).



« Je n'abandonnerai jamais ! »

À Mintia, en Roumanie, un membre de la communauté rom enseigne la danse et la musique et cela encourage les enfants à aller à l'école.

Par Florin Michi (Roumanie)



La danse et la musique sont une source de joie pour tous les membres de ma communauté. Partant de ce constat, j'ai décidé de m'appuyer sur la danse pour soutenir l'éducation. Notre groupe a démarré en 2009 ; nous avons été invités à l'étranger, par exemple en France ou en Suisse, à Genève. Nous avons également participé à l'émission de télé « *La Roumanie a un incroyable talent* ».

Quand les membres de ma communauté ont compris jusqu'où la musique nous avait emmené, ils ont voulu apprendre à danser, et plus particulièrement les enfants. J'ai donc créé une association culturelle, qui consacre 90 % de son temps à des activités culturelles et 10 % à des questions sociales. De cette façon, j'ai pu attirer l'attention des membres de ma communauté, qui se sont joints à moi. Ils ont compris que de cette manière, nous pouvions aller très loin.

J'ai réalisé que les choses étaient plus compliquées dans notre communauté, mais je n'ai pas abandonné parce que je prête

beaucoup d'attention aux jeunes de cette génération. Les parents les envoient à l'école, mais les enfants ne font rien d'autre de la journée. Ils ne s'occupent pas de leurs devoirs et ne font rien d'utile. Sachant cela, j'ai voulu faire quelque chose : pourquoi ne pas aider les jeunes à faire le meilleur usage possible de leur temps libre ?

Nous sommes capables de faire quelque chose ensemble, même si personne ne me paye pour mon travail et que je ne gagne aucun argent. J'ai expérimenté beaucoup de choses différentes au cours de ma vie ; je suis bien intégré dans la société alors je pourrais les aider à s'intégrer à leur tour. Il y a tellement de choses qui nous tirent par en arrière. Il y a beaucoup de mauvais exemples, mais il y en a des bons également. Malheureusement, les gens, j'entends par là les Roumains, se souviennent uniquement des mauvaises choses que font des Roms, et nous mettent tous dans le même panier. Je me suis dit : « *Changeons les choses, faisons en sorte que notre communauté ne soit plus déshonorée* ».

Grâce à la danse, les enfants découvrent le monde et cela leur donne le courage d'aller à l'école.

Il y a quelques jours, un parent est venu me voir pour me dire que son enfant n'était pas allé à l'école. Je me suis assis et j'ai parlé à cet enfant. Je lui ai expliqué que l'école était très importante. Je lui ai aussi dit : « *Ceux qui ne vont pas à l'école ne devraient pas venir aux répétitions non plus, je ne vais pas m'occuper d'eux* ».

Le lendemain, cet enfant s'est levé tôt et s'est rendu à l'école, car il craignait de ne plus pouvoir assister à mes cours de danse. C'est une bonne nouvelle pour moi, parce que si les choses avancent de cette façon, les jeunes savent que je peux les « pousser » gentiment à aller à l'école. Ils ont besoin d'y aller, d'apprendre comment se comporter et agir en société.

Ensuite nous pouvons danser pour leur donner de la joie, pour les motiver et leur donner quelque chose vers lequel regarder.

Pour moi, tout commence avec l'éducation. Un enfant devrait être en mesure de se rendre à l'école autant que possible, et dans différents lieux.

Par exemple, un jeune peut étudier aujourd'hui à Mintia, et poursuivre ses études plus tard à Deva. Beaucoup de choses pourront alors changer pour le mieux pour cet enfant, : les professeurs, les autres élèves, les mentalités, tout. Cet enfant pourra même s'imaginer un avenir, où il ira au lycée, dans une école professionnelle ou à l'université.

En pratiquant la danse, les jeunes sont plus motivés.

Si je demande à un enfant d'apprendre un poème, il ne le fera pas. Mais s'il assiste à mes cours, qu'il danse devant le public et qu'ensuite, je lui demande d'apprendre un poème, cette fois-ci, il le fera. Je pense également à des adolescents plus âgés, qui sont au lycée, comme mon propre enfant qui est en 9ème année. Au lycée, il est normal que leur mentalité change.

Ce qui manque dans notre communauté, c'est d'avoir quelqu'un derrière vous, qui vous soutienne.

Je suis persuadé que j'y arriverai, je sais que les Roms adorent la musique. J'aime dire aux autres de continuer à aller de l'avant, car je sais qu'il est possible de changer les choses. Même si nous n'obtenons pas de grands résultats avec un impact majeur sur notre communauté, savoir qu'il existe un groupe de treize jeunes capables d'apprendre des choses est primordial pour moi.

Mon rêve, ce serait que des professeurs certifiés enseignent la musique à des enfants roms et qu'ils puissent avoir accès à des instruments professionnels pour en jouer.

Je n'abandonnerai jamais.



Rassembler tout le monde

En Hongrie, les personnes d'un petit village, employées par une association, préparent, de leur propre initiative, une fête de Noël qui ouvre de nouvelles possibilités pour améliorer les relations à long terme au sein du village.

Une histoire écrite avec Balog Jenőné (Móni) et Gertiver Erszébét (Erzsi) - Hongrie

Móni travaille depuis maintenant 6 ans dans son village de Told, en Hongrie. Elle y est l'une des 9 travailleurs-clé de la Fondation Real Pearl, qui a mis en place un programme de développement communautaire. Elle coordonne les différents programmes liés au centre communautaire du village.

Erzsi travaille avec Móni depuis un an. Elle raconte : « Notre village est une impasse.



Nous n'avons ni travail, ni épicerie, rien. Les personnes de la Fondation passent beaucoup de temps avec les enfants, à améliorer leurs capacités d'apprentissage. Ils organisent une réunion chaque semaine, au cours de laquelle nous pouvons discuter de beaucoup de choses, autant avec eux qu'entre nous. Beaucoup de choses ont changé par ici. Le plus important, c'est que nous nous entendons beaucoup mieux. Si nous avons un désaccord, nous pouvons en discuter ensemble. Nous aimons être ensemble. De plus en plus de personnes du village pensent que nous pouvons améliorer la vie ici. Je crois que ce petit village a un avenir et que nos enfants vivrons mieux que nous. »

Móni complète : « Nous avons un potager où nous faisons pousser des légumes et des épices. Un nouveau projet est de cultiver des tomates. Nous avons mis en place, chaque semaine, des activités pour la communauté ainsi que pour les enfants. Les femmes du village réalisent des travaux de broderie, préparés à partir de dessins des enfants. De cette manière, elles arrivent à gagner un peu

d'argent». Móni et Erzsi peignent aussi des dessins faits par les enfants sur des boîtes en bois et des tissus. Elles peignent des icônes.

Ce dont elles sont les plus fières, c'est la fête de Noël de l'année dernière. Personne, dans l'équipe de la Fondation Real Pearl, n'avait le temps de l'organiser. Alors, Móni a décidé de prendre les choses en main et d'en faire la surprise aux responsables de la Fondation : « À la fin du programme communautaire, j'ai demandé aux parents de rester un peu plus longtemps, avec les enfants. J'ai parlé avec eux de l'organisation de la fête de Noël quand les personnes de la Fondation étaient parties. Les parents sont devenus nos partenaires, je les ai encouragés à monter sur scène pour chanter et danser avec les enfants».

Puis, ils se sont préparés une fois par semaine, avec les enfants qui répétaient les chansons et avec Móni pour organiser la fête.

Erzsi, bien sûr, a aussi aidé : « Nous avons beaucoup répété avec les enfants. On a répété

les chansons, les poèmes, le rôle de chacun dans la pièce de théâtre, j'ai fait en sorte de les guider. Aux petits enfants - vous savez à quel point ils sont mignons - , il fallait dire de rester calmes et de ne pas s'éloigner, mais nous nous sommes bien amusés! »

Móni a été surprise par l'enthousiasme de chacun :

« J'avais demandé à chaque famille de cuisiner un gâteau et j'ai été surprise, car je n'aurais jamais cru que les gens du village viendraient. Et ils étaient si nombreux ! Le centre communautaire était trop petit pour tous nous contenir. Aussi, des personnes que nous n'avions pas vues depuis un an sont venues, et c'était pour moi une grande surprise de les voir arriver avec leurs enfants et en apportant des gâteaux. On a pu ensuite installer plus de tables et j'ai été envahie par l'émotion en voyant que c'était possible de réunir tout ce monde, et qu'ils nous soutenaient. Le moment le plus beau fut quand les enfants sont montés sur scène, tous habillés de blanc, chacun avec une bougie à la main, et que nous avons commencé à chanter. Ils ont

chanté magnifiquement et quelques personnes en ont été très émues.

C'est à ce moment que j'ai senti comme un grand poids se détacher de ma poitrine et, grâce à Dieu, tout s'est passé tranquillement et ce fut très beau ! De voir des personnes que tu n'as pas vues de toute l'année venir et s'asseoir avec nous était formidable.



Et nous avons réussi à réunir tout le monde ensemble, et chacun mettait la main à la pâte, tu comprends ? Ce fut quelque chose dont je n'aurais jamais pu rêver !

Ce Noël a permis de célébrer l'amour et que chacun se sente heureux ! »

Nora L. Ritok, fondatrice de la Fondation Real Pearl, commenta à propos de cet événement :

« La fête de Noël fut magnifique. Je pense que c'est le premier événement qu'ils ont organisé seuls. Ils ont fait l'expérience de leur propre force ainsi que de celle de leur communauté. Par la suite, Móni, et le petit groupe qui avait préparé, ont organisé d'autres événements de manière autonome. Et, la plupart du temps, ils proposaient une nouvelle approche. »

Après la fête de Noël, une seule famille n'est pas revenue, suite à des tensions. Móni a partagé plusieurs fois à quel point il est difficile d'inclure toutes les familles du village, et que certaines ne veulent pas s'impliquer : *« Je ne les comprends pas toujours, mais nous continuons d'essayer... »*

« J'aime vraiment mon travail, même si c'est parfois difficile. Quand on n'y arrive pas, cela m'affecte, mais je fais aussi l'expérience de joies qui m'encouragent à continuer ce que nous faisons. Cette fête de Noël est l'une d'entre elles ! »



Je ne connais même pas leur nom

Dramane a quitté sa famille alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Son départ a fragilisé l'appartenance de sa famille à sa communauté. Petit à petit, Dramane renoue les liens et sa famille retrouve ainsi une place dans son village.

Par Guillaume Charvon (Burkina Faso)



Depuis plusieurs mois, avec Yacouba, volontaire permanent burkinabé, nous rencontrons chaque mercredi Dramane, jeune garçon de 13 ans vivant dans les rues de Ouagadougou, la capitale du Burkina Faso. Il ne participait plus seulement à la « Bibliothèque sous les lampadaires », il commençait à investir l'amitié que nous lui proposons. Il venait nous rendre régulièrement visite à la Cour aux Cent Métiers, un lieu où depuis plus de 30 ans, les plus isolés, enfants, jeunes et adultes, peuvent apprendre, partager leur savoir, cultiver leur force et l'espoir que la misère s'arrête. Avec Dramane, le moment d'une nouvelle étape était venu.

Nous l'invitons alors à participer à une semaine d'atelier de maçonnerie à la Cour. Il ne gagnerait certes pas beaucoup d'argent, mais il aurait la chance d'aller avec d'autres jusqu'au bout de quelque chose dont il serait fier. Ensemble, avec un groupe de jeunes, nous rions, transpirons, nous nous soutenons

mutuellement pour finalement parvenir à redresser les murs de banco d'un des bâtiments de la Cour - « *Je suis maçon, comme mon père* » nous dira alors Dramane. Nous étions devenus de vrais amis !

Au Burkina Faso, un dicton enseigne qu'« *on ne peut pas être l'ami de quelqu'un sans connaître aussi sa famille* ». En reparlant de ce que nous avons vécu durant cet atelier et de notre amitié, nous disons à Dramane notre souhait de rencontrer sa famille pour présenter l'atelier dont il était fier. Dramane nous confie, lui, sa volonté d'apprendre la couture. Peu de temps après, il accepte de rejoindre un centre d'apprentissage où il commencera une formation de tailleur-couturier.

Yacouba et moi commençons à cette période nos visites régulières à sa famille, dans une région éloignée de Ouagadougou.

Chaque visite est l'occasion d'apprendre à se connaître, de montrer des photos de Dramane dans son apprentissage et surtout de prendre

conseil à propos de Dramane et de son avenir. Après plus d'un an et plusieurs visites, le papa de Dramane nous explique que s'il vit avec sa famille à l'écart du village, c'est parce qu'il a été tenu responsable du départ de Dramane. Il est suspecté de l'avoir vendu et beaucoup au village doutent encore que Dramane soit en vie.

Dramane de son côté ne trouvait pas sa place dans le groupe d'enfants du centre. Il se battait et s'enfuyait pour cacher sa honte... Nous lui proposons de nous accompagner rendre visite à sa famille. Il s'empresse d'accepter, tout sourire.

Après de nombreuses années de séparation, vint ce moment intense d'émotions contenues.

Dramane découvre son petit frère et sa petite sœur. Yacouba et moi sentons bien que de retourner vers sa famille ne signifie pas immédiatement y retrouver sa place. Néanmoins, un chemin s'ouvre...

Nous profitons de ce court séjour pour marcher dans le village, saluer le chef du village, les oncles et tantes. Dramane est bien là ! Sur le chemin du retour, Dramane nous confie : « *Mes tantes m'appellent par mon prénom, et moi je ne connais même pas leur nom...* »

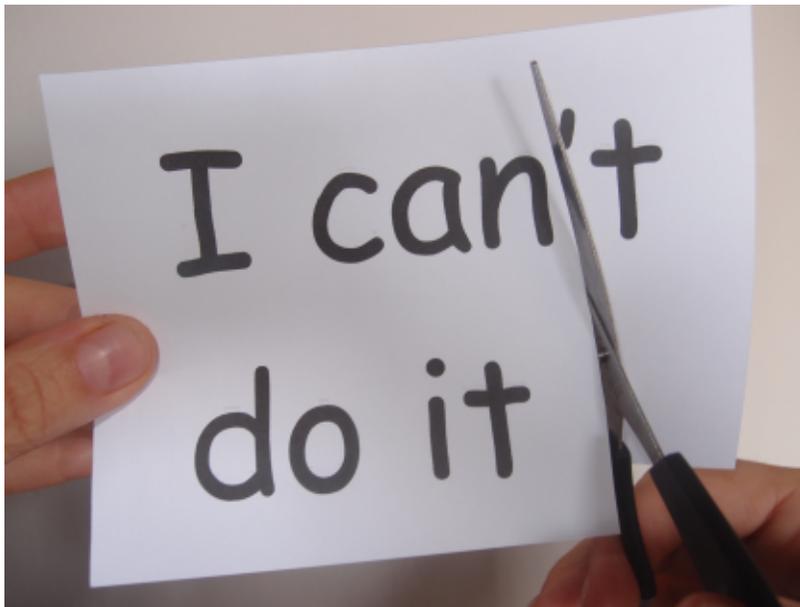
La saison des pluies suivante, Dramane retourne au village et aide sa famille à cultiver. En saison sèche il reviendra encore à Ouagadougou, mais dès les premières pluies, il repart soutenir sa famille. Une année, sur les conseils de son papa, il part rejoindre un oncle au Mali pour travailler avec lui dans son petit commerce. Dramane a alors 17 ans. Il se prépare à se marier et à fonder sa famille, dans son village.



Étapes après étapes, retourner sur les bancs de l'école

Je m'appelle Sergiu et j'ai 28 ans. Adolescent, j'étais en situation de rue. Aujourd'hui, j'ai un travail, un logement, une vie normale.

De Sergiu - Bucarest (Roumanie)



Mais pour y arriver, j'ai eu besoin de temps et de soutien, plus particulièrement du soutien que j'ai reçu de la part de Parada. Parada est une ONG impliquée avec les enfants et les jeunes en situation de rue à Bucarest. Ils sont des centaines dans cette situation. Parada travaille également avec des familles vivant en situation de pauvreté.

Parada a travaillé avec moi au niveau de l'éducation. Nous avons beaucoup discuté alors qu'ils essayaient de me convaincre de retourner à l'école. C'est finalement ce que j'ai fait : j'ai continué mes études jusqu'au lycée et de nombreuses portes se sont alors ouvertes à moi. Parada m'a également apporté un soutien concret, en finançant par exemple le matériel qui m'était nécessaire pour aller à l'école.

Parada m'a aussi soutenu en me donnant des conseils. C'est ce qu'ils font avec tous les enfants et les jeunes qui viennent dans leur centre. Personne n'est forcé de faire quoi que ce soit.

Quelques générations avant la mienne, les choses étaient différentes. Mais aujourd'hui, de nombreux enfants viennent directement de la rue et ne sont jamais allés à l'école, contrairement à beaucoup d'entre nous. J'ai plutôt eu de la chance sur ce point, car j'ai eu accès à l'éducation dans l'orphelinat où je vivais avant de devenir sans abri. De nos jours, il est très dur de convaincre les jeunes de poursuivre leurs études. Leurs familles vivent sans connaître l'école, elles survivent simplement au jour le jour. Les parents d'aujourd'hui ne sont pas allés à l'école très longtemps, et il leur est difficile de soutenir leurs enfants.

Certains jeunes vont à l'école et tentent de finir leurs études, et leurs familles les laissent faire. D'autres se contentent de venir au centre, d'apprendre les bases et d'assimiler suffisamment pour s'en tirer au jour le jour. Cela dépend de chaque enfant.

Quand vous êtes jeunes et en situation de rue, vous avez l'impression, comme je l'ai eu aussi avant, que vous n'allez jamais vous en sortir. Les enfants sont épuisés par leur situation et sont déçus d'eux-mêmes. Ils ne se font pas confiance.

C'est pourquoi, quand j'ai pensé à reprendre l'école, je n'y ai pas pensé seulement à cause de Parada, mais également pour moi-même. Ma première étape était de me convaincre que je pouvais le faire, que je réussirais. Quand on a de nouveau confiance en soi-même, on peut faire beaucoup.

Pour que ce soit possible, il faut un environnement favorable. Il faut avoir toujours une personne positive autour de soi, ce qu'on n'a pas tout le temps. Même quand une personne bénéficie d'une confiance totale et du plus grand soutien de la part des autres, comme le fait Parada, cette personne n'arrive à rien si elle ne retrouve pas d'abord confiance en elle-même. Parada ou toutes les personnes désireuses d'aider, ne feront que perdre leur temps.

La vie est vraiment difficile dans ces conditions. Si vous passez votre temps à vous apitoyer sur votre sort « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi cela n'arrive qu'à moi ? », vous ne ferez que vous enfermer dans votre situation. Mais si vous décidez d'avoir une attitude positive et de considérer tout ce qui vous arrive comme des expériences de vie, comme je le fais désormais, vous verrez alors que vous y parviendrez petit à petit.

Je continue d'aller à Parada pour apporter mon aide et partager ma confiance. Certains enfants viennent me dire , « Oh j'ai entendu dire que tu avais ton propre logement et ton propre travail ». Ils me demandent alors, « Ok, quel est ton secret ? Comment fais-tu ? ». C'est comme être un exemple : quand vous faites quelque chose de bien, les gens le savent rapidement.

Par le passé, les gens qui étaient autour de nous à Parada nous ont fait confiance. Ainsi, étapes après étapes, nous avons pu retrouver confiance en nous-mêmes par nous-même. C'est un des rôles de Parada auprès des enfants en situation de rue, celui de leur dire : « Nous vous faisons confiance ».



Une vie de lutte pour sa famille.

Par Maria, Benoît et Véronique Reboul-Salze

Maria vit dans le quartier de Grigorescu à Deva en Roumanie depuis 20 ans, c'est-à-dire depuis que ce quartier a été créé en lieu et place d'une porcherie.



Martha (Point-Coeur) et Maria

Une habitante dit de ce lieu : « *habiter une ancienne porcherie fait de vous un animal. Même si vous savez que vous n'en êtes pas un, cela vous rabaisse malgré vous* ».

Maria a 63 ans et a 24 petits enfants. Écouter Maria aide à comprendre pourquoi le quartier semble sale, vu de l'extérieur :

« *Nous sommes nombreux à vivre ici : des enfants, des mères. Les mamans envoient leurs petits enfants porter les sacs poubelles au container, mais il est trop haut pour qu'ils puissent y jeter les sacs correctement et ils restent sur le sol. Alors le vent répand tout partout. Je ne suis pas contente de ça, mais que faire ? À l'intérieur des habitations, nous essayons de tout garder propre. Ainsi, nous avons repeint les murs de l'autre pièce et cette semaine, nous allons repeindre celle-ci. La première pièce est propre et ce le sera bientôt ici aussi. Nous sommes des personnes en situation de pauvreté.* »

Un projet de relogement est en cours dans deux immeubles situés non loin. Un appartement a été proposé à Maria l'année dernière, mais elle a préféré rester dans ce quartier qu'elle voudrait pourtant quitter. Elle l'a alors proposé à une de ses 2 filles qui vivaient à côté d'elle :

« On m'a proposé un petit appartement avec seulement une pièce. J'ai une autre fille avec trois enfants : Narcis, Zana et le petit Emmanuel. Quand son mari est revenu, j'ai laissé Elena habiter dans le nouvel appartement, et je suis resté ici avec mon autre fille et ses 2 enfants. Nous avons deux pièces. Je vis dans la première et ma fille dans l'autre. La porte n'est pas fermée. Nous vivons ensemble et je l'aide. »

Maria ne veut pas quitter ce quartier en laissant ses enfants et petits-enfants y vivre. Elle restera avec eux jusqu'à ce que tous puissent le quitter. Elle se souvient qu'il a fallu 10 ans pour que la municipalité installe l'électricité dans les logements . Il faut encore aller chercher l'eau à un unique robinet dans la cour.

Quand des personnes extérieures au quartier, bénévoles, venaient jouer avec les enfants, elle était là, attentive, pour créer un climat de paix. C'est une de ses manières d'aider son quartier.

« Je me sens bien ici. Je n'ai pas de problèmes. Je suis juste un peu ennuyée par le désordre dans la cour. Vous voyez comment c'est. Mais j'aide ma famille : je prends soin des bébés, je cuisine pour tout le monde, je fais leur lessive... Récemment la police est venue dans la cour et ils m'ont dit : Maria, Dieu vous garde en vie pour que vous puissiez aider les autres. C'est ce que je fais tous les jours. Pour cela, je me réveille le matin, je me lave, je prie le Père qui est au ciel et je travaille et travaille et lave et travaille. Je travaille toujours. Je prie toujours : Dieu, donnez-moi la force. Dieu, ne me laissez pas tomber malade. »



J'ai 13 ans, je joue au foot avec des migrants

Au début la peur, puis grâce au foot, l'amitié avec les migrants.

Par Dorian (France)



photo blog : <http://www.histoiresordinaires.fr/>

Je m'appelle Dorian, j'ai 13 ans. Je suis dans un collège en banlieue parisienne et soixante-dix migrants viennent d'arriver dans la ville. Ils ont été accueillis par une association et installés dans un immeuble en bordure de la zone industrielle et à côté d'un stade municipal. Le journal municipal avait annoncé leur arrivée.

Moi qui habite aussi en bordure de la zone industrielle, je les attendais avec impatience mais aussi avec un peu d'inquiétude, ne sachant pas bien qui ils sont, en m'imaginant même qu'ils pouvaient être dangereux, qu'ils allaient venir nous embêter.

Un premier migrant de dix-sept ans était arrivé d'Afrique avant tous les autres, sans papiers. Il avait été accueilli par une association et il y venait tous les jours. Il y avait appris le français. Il avait été aidé pour avoir ses papiers. Inscrit au Pôle emploi, il avait trouvé du boulot.

Il venait jouer au foot avec nous sur le terrain municipal. On a appris à se connaître. Comme il commençait à parler français, on a discuté....

Un mois après, quand les soixante-dix autres migrants sont arrivés, certains habitants de la ville n'étaient pas pour et ont déposé une lettre anonyme dans toutes les boîtes aux lettres de la ville pour dire que les migrants n'étaient pas les bienvenus, qu'ils étaient dangereux. Heureusement, le maire a tout de suite réagi en envoyant une lettre à tous les habitants mais aussi en la mettant sur le site et dans le magazine de la ville. Il expliquait que ces migrants étaient pris en charge par une association de confiance, qu'ils n'étaient pas dangereux et qu'il ne fallait pas écouter ceux qui avaient écrit la lettre et *“ qui n'avaient même pas eu le courage de la signer ”*.

Quelques migrants rassurés sont venus un jour sur le stade de foot, ont joué entre eux sur une partie de terrain et nous sur l'autre.

Puis, au bout d'une heure, un des migrants est venu nous parler. Mes copains et moi, on a parlé avec nos quelques mots d'anglais pour les connaître un peu mieux. On s'est alors rendu compte qu'ils étaient très sympas.

Puis le lendemain et les week-ends suivants, on a joué avec eux au foot. Un jour, on était même une trentaine, une vingtaine de migrants et une dizaine de mes copains. **En plus, les migrants se sont adaptés à nous : comme ils avaient pour la plupart autour de vingt ans, au début on avait peur car ils tiraient très fort, mais quand on a commencé à jouer avec eux, ils ont baissé leur puissance pour s'adapter à nous.**

Un jour le photographe de la ville est passé et nous a pris en photo en train de jouer avec les migrants, il a trouvé cela super sympa et a mis ces photos dans le journal de la ville.

Petit à petit on est devenus copains mais c'était toujours difficile de se comprendre, aussi le premier migrant qui parlait désormais très bien français nous a aidé en faisant l'interprète pour qu'on puisse discuter.

On a ainsi appris qu'ils venaient de pays en guerre, qu'ils avaient pour certains été victimes de violence et qu'ils avaient fui leur pays pour fuir cette violence.

Depuis, on continue à jouer ensemble tranquillement, on en rencontre de nouveaux car sur les soixante-dix je pense que j'en ai rencontré une quarantaine. J'ai très envie de rencontrer les autres.



Viens, cherchons ensemble les clés de l'amitié et de la paix !

TAPORI est un courant d'amitié entre des enfants de tous milieux qui s'engagent là où ils sont pour **que tous les enfants aient les mêmes chances**. Ils travaillent ensemble pour que cet espoir devienne une réalité. Avec Tapori, des enfants du monde entier créent des marionnettes et écrivent des histoires vraies qui montrent qu'il est possible de bâtir la paix, grâce à l'amitié entre tous les enfants.

Depuis Opatija et Lovran en Croatie.

Une fois par semaine, pendant nos ateliers, de l'association "Nos enfants" - à Opatija en Croatie, nous parlons et discutons beaucoup sur les Droits des enfants, et comment éviter la pauvreté et l'exclusion sociale dans notre pays, mais aussi dans le monde.

Pour cette activité, chaque enfant a écrit autour d'un court moment événement de sa vie où l'un des Droits de l'enfant a été violé.



Ensuite, à partir de ces histoires, nous avons créé des marionnettes. Elles représentent nos amis et leurs vies.

Avec d'autres enfants, nous avons réalisé une chaîne de l'amitié et de la paix, avec des messages. C'est aussi une opportunité pour les enfants de participer aux décisions avec des adultes de leur ville et de leur pays. Chaque année nous rencontrons des représentants du gouvernement et le défenseur des droits des enfants de Croatie, pour leur présenter notre travail. Ces marionnettes et des histoires vraies en font parties.





Mon amie Sena vivait dans un foyer pour enfants abandonnés. Personne ne voulait l'aider ou passer du temps avec elle. Je l'ai aidée à étudier. Nous sommes devenues amies. Elle a trouvé une nouvelle famille en Bosnie. Elle vit là-bas maintenant. Je pense que nous sommes tous égaux et devrions tous être amis.

Jan, 12 ans

Mon amie Alex est nouvelle dans notre école et elle a une religion différente. Tous les enfants de l'école se moquent d'elle. Un jour, je l'ai vue pleurer à l'école et quand je lui ai demandé ce qui n'allait pas, elle m'a dit que tout le monde lui disait qu'elle n'aurait



cause de sa religion.

jamais d'amis. Je me suis sentie très mal pour elle. Je lui ai dit que je serai son amie. Elle était très heureuse et j'étais contente de l'avoir rendue heureuse. Je pense que nous ne devrions pas nous moquer de quelqu'un à

Emilie, 14 ans

Voici mon ami Benfik. Il a 12 ans. Il est gitan. Il va à l'école avec moi. Personne ne voulait être son ami et tout le monde se moquait de lui. Je suis devenu son ami. Je pense que peu importe la couleur de quelqu'un tout le monde devrait être ami et que la couleur de quelqu'un n'est pas une raison pour ne pas être ami avec lui.

David 10 ans



Histoire d'amitié entre enfants

De l'Auberge des Enfants à Belgrade - Serbie

Le Centre pour l'Intégration des Jeunes mène différents projets pour contribuer à créer une société inclusive à travers des consultations entre les enfants et la société. Cela se fait en améliorant les mécanismes existants et en en créant de nouveaux. Cela offre des chances égales pour le développement de chaque enfant en situation de rue et pour ceux qui sont à haut risque de le devenir.

Dans le centre de jour "Svratište za decu" ou "L'auberge pour les enfants", les enfants de 5 à 15 ans peuvent venir et trouver du soutien. Ce sont des enfants qui vivent ou travaillent dans les rues de Belgrade et qui sont exposés à de nombreux risques en raison des conditions de vie de leur famille. Une équipe d'éducateurs de rue visite régulièrement les endroits où les enfants vivent, travaillent ou passent du temps.

Dans ce centre de jour, lors d'un des ateliers quotidiens fait avec les enfants, des marionnettes ont été créées à partir de vieilles marionnettes et de nouveaux matériaux. Ensuite, un dialogue à propos d'histoires vraies



d'amitié a eu lieu avec les enfants. Voici deux d'entre elles.

« Je m'appelle Strahinja et j'ai 8 ans. Maintenant je suis en deuxième année. Ma sœur, Natasa, est aussi avec moi dans la même classe. Je n'aime pas aller à l'école. Chaque matin, je dois aller au centre de jour pour prendre une douche avant l'école. Si je ne le fais pas, les autres enfants à l'école se moquent de moi. Certains enfants me fuient. Le professeur les gronde parfois à cause de cela.

*Je n'aime pas cela du tout. Je n'ai pas d'amis.
Avec ma sœur, nous jouons toujours seules. »*



« Je m'appelle Sanja, j'ai 11ans. Je vis dans des baraques. Je vis avec ma mère, ma grand-mère et mes frères et sœurs.

L'année dernière j'étais en première année. Quand j'ai commencé l'école, j'étais plus âgée que les autres enfants et je n'avais pas de beaux vêtements comme eux. Au début, je leur ai caché que j'allais au centre de jour. J'avais honte et, même sans savoir cela, personne ne voulait se tenir avec moi. Mon professeur est très bon et il m'a aidé à m'habituer à mes camarades de classe et à ceux qui m'entouraient.

Maintenant, j'ai une meilleure amie Anisija et je vais souvent chez elle où nous jouons et restons ensemble. Je joue aussi avec d'autres camarades de classe. »



Unis, nous sommes un rocher

Joël est un jeune qui vit à Mahajanga, au nord-ouest de Madagascar. Il s'est engagé avec les habitants d'un village pour que l'école retrouve un toit et puisse accueillir tous les enfants.

Par Joël Félicien Heriniaina (Madagascar)



Au mois de septembre dernier, je suis allé au village natal de mon beau-frère qui se trouve à plus de cent kilomètres de Antananarivo afin de l'aider à rénover une tombe. Une fois là-bas, j'ai fait un petit tour pour découvrir le village et j'ai vu une école sans toiture, sans porte et qui ne comportait que deux pièces pour accueillir les élèves de primaire..

J'ai appris que les classes se relayaient pour étudier seulement deux heures de temps par jour, et que seule la classe des plus grands bénéficiait de plus d'heures de cours, pour que les élèves puissent réussir leur examen de fin d'études primaires. Et qu'en période de pluie, aucun enfant ne pouvait étudier.

On m'a aussi raconté que le résultat de l'examen final était bon. Cela m'est allé droit au cœur et a réveillé mon enthousiasme de faire quelque chose.

Je me suis rendu auprès du président du village pour lui parler. Il m'a rétorqué : “ *Est-ce que cela te regarde ? Tu es étranger au village* ”. J'ai fait de mon mieux pour rester calme et lui ai expliqué que ça ne me convenait pas de savoir que les enfants ne pouvaient pas étudier quand il pleut. Il a affirmé ne pas avoir les ressources pour construire une école.

Une fois arrivé à la maison, j'ai interrogé mon beau frère sur cette école. Il m'a répondu : “ *Fais ton travail car tu n'as pas à t'occuper de cela* ”. En mon for intérieur je me disais que je devais m'occuper de cela.

J'ai rencontré un enseignant, j'ai discuté avec lui et lui ai dit que je n'avais pas de moyens financiers mais que je pouvais échanger des idées avec lui concernant cette école.

Il m'a répondu qu'il voulait aménager cette école mais ne trouvait pas d'issue.

Nous nous sommes rendus au bureau de la commune, à une bonne heure de marche. Quand le maire a vu l'enseignant, il a décrété : “ *Il n'y a pas encore de financement pour la construction d'une école ici, c'est vous qui n'êtes pas capables de vous débrouiller pour trouver de l'argent* ”. J'ai insisté en disant : “ *Je vous en prie, permettez-nous de discuter avec vous, nous sommes tous des hommes* ”. Le maire a répondu : “ *Qui es-tu pour t'immiscer dans les affaires des gens d'ici ? Tu es étranger et nouveau venu au village* ”. Je lui dis pourquoi j'étais dans le village. “ *Occupe-toi bien du tombeau et rentre chez toi.* ” Fin de non-recevoir.

Il se trouve que je fais partie d'un groupe d'ATD Quart Monde, appelé “ tête ensemble ”, composé de personnes de différents milieux, où nous partageons nos idées à égalité pour prendre des décisions concernant l'animation du Mouvement à Madagascar. Nos échanges d'idées me sont revenus à l'esprit.

L'instituteur et moi avons réuni les parents et leur avons dit : “ *La période de pluie approche et si vous voulez que l'école soit bien restaurée, vous pouvez le faire en vous cotisant* ”. Il a été décidé qu'un enseignant gèrerait le fond. Chacun a donné ce qu'il a pu et au bout de dix jours, on a pu réunir de quoi acheter des tôles, du bois et des clous. Les habitants ont pu acheter huit tôles. Voyant cela, le maire a également contribué. Nous avons aussi mobilisé les parents pour qu'ils fassent les travaux eux-mêmes, et ils ont accepté. La pose de la toiture a été faite avec succès. Ce jour-là, on a construit uniquement le toit, mais la population a continué et les gens ont fourni eux-mêmes les portes.

Deux mois plus tard, l'école était réparée. A présent, les enfants peuvent étudier même s'il pleut.

Mon beau-frère m'a encouragé quand il a vu l'école.

L'enseignant m'a dit : “ *Vous êtes encore jeune et vous avez déjà un tel comportement ? C'est un exemple vivant que vous nous montrez !* ” Et j'ai répondu :

“Si tout le monde assume ses responsabilités, la Nation ira très loin”.

Il a encore parlé mais j'ai changé de sujet, je n'aime pas trop les compliments. **Pour moi, c'est grâce à la participation de tout le monde que le travail a été accompli.**



Lutter pour obtenir ses droits

Ramon vit dans un quartier de Madrid qui n'a jamais été réhabilité après le démantèlement du bidonville. Il raconte la dure réalité de vivre dans l'illégalité comme une conséquence du manque d'accès aux droits.

Par Ramón, Javi et Sophie (Espagne)



Ramón et Agustin sont frères. Ils vivent depuis longtemps dans un quartier qui était autrefois un bidonville, démantelé en 2012 en raison du projet de la mairie de Madrid de construire un nouveau quartier où vivraient quelques 150.000 personnes. Mais ce projet n'a jamais abouti, comme de nombreuses autres actions urbanistiques du sud-est de Madrid, en raison de la crise et de l'explosion de la bulle immobilière.

La majorité des familles s'en allèrent, leur maison fut détruite, mais Ramón, Agustin et leurs frères restèrent sur le terrain en l'absence de solution de relogement.

Condamnés à vivre dans une petite baraque de tôle, ils ignoraient qu'ils avaient le droit d'être domiciliés.

“ Nous luttons pour faire nos papiers, explique Ramón. Nous avons toujours cherché à gagner notre vie, dans la ferraille, en travaillant là où on le pouvait... Moi je recycle la ferraille, je mets tout sur mon vélo, et je l’apporte à l’usine. Être domicilié dans un bidonville, c’est difficile, nous vivons ici depuis très longtemps, plus de 40 ans.. ”

Cela faisait plusieurs années que Ramón n’avait pas reconstruit sa baraque car il avait perdu la motivation.

“ On nous a toujours détruit les maisons que nous avons construites ici. J’ai construit plus de 6 maisons dans les Barranquillas ! C’est intolérable de laisser les gens dans la rue, mais c’est ce qui nous est toujours arrivé. Nous avons construit ces baraques en tôle car nous n’avons aucun revenu. Mais la police vient régulièrement avec des excavatrices et détruit les maisons. ”.

Cependant, il y a quelques mois, son frère Agustín a eu un accident et il a dû rester plusieurs jours à l’hôpital. Ramón a reconstruit une baraque pour que son frère puisse se reposer et se remettre de son accident. Maintenant il nous montre fièrement le logement qu’il a construit de ses mains, avec ses deux chambres et la cheminée pour en pas avoir froid l’hiver. Ramón a été ouvrier dans la construction pendant de nombreuses années.

Il a écrit sur la maison le numéro 6, pour donner une adresse visible à la police et pouvoir se faire domicilier.

En Espagne, la domiciliation - reconnaissance de son adresse par la mairie de sa commune d’habitation - est la clé pour l’ouverture de ses droits : accès aux soins, au logement public, au revenu minimum.... Mais quand les personnes vivent dans une grande précarité avec un minimum de protection, obtenir ce droit qui ouvre tous les autres droits devient un chemin semé d’obstacles.

“ Pour se faire domicilier, il faut demander à la police de venir vérifier que tu vis bien là où tu dis vivre, c’est un processus lent et fastidieux et des mois s’écoulent avant qu’ils ne te rendent visite. Nous sommes allés à l’assemblée municipale et là-bas nous avons demandé que la police vienne vérifier que nous vivons dans cette baraque. Ils ont mis un mois à venir le vérifier et s’ils ne te trouvent pas, tu dois demander de nouveau à ce qu’ils viennent. Nous avons dû aller 3 fois à l’assemblée municipale pour qu’on vienne nous voir. Et enfin, on a été domicilié le 16 novembre 2016 ! ”.

Durant ce long processus, Javi, volontaire permanent de ATD Cuarto Mundo, a accompagné les frères.

“ Tout ce terrain appartient à la mairie, c’est pour cela que nous ne construisons pas de maisons de meilleure qualité. Maintenant que nous sommes domiciliés, cela nous donne une certaine sécurité. Mais nous sommes ici illégalement”.

La domiciliation a réveillé chez les deux frères l’espoir d’une vie meilleure.

“ Je pense qu’avec la domiciliation, je vais obtenir davantage de droits. Je vais pouvoir avoir une carte de santé, une carte de transports, je vais aussi pouvoir accéder au revenu minimum, ce qui me permettra d’acheter à manger et d’avoir la possibilité d’acheter des médicaments”.



Ramón sait que le chemin est encore long pour avoir le revenu minimum : il faut obtenir de nombreux documents, la carte d'identité, s'inscrire au chômage, remplir la déclaration de non logement... Le revenu minimum n'est pourtant pas suffisant pour payer un loyer, à cause de leur coût élevé et du manque de logement publics.

“ L'État dit que le logement est un droit, alors qu'il donne à tous un accès au logement ! ” dit José, un neveu de Ramón.

“ Nous sommes dans un combat quotidien, dit amèrement Domingo, le beau-frère. On veut éradiquer les bidonvilles pour que les gens aient un logement et paient l'électricité, l'eau et les impôts. Mais ce qu'on gagne ne suffit pas pour vivre légalement. Vivre dans l'illégalité revient moins cher. ”.

L'illégalité n'est pas un choix, mais la conséquence du manque d'accès aux droits humains. C'est la misère qui devrait être considérée comme illégale.

Devant sa baraque construite au milieu de tant d'insécurités, devenue sésame pour une vie meilleure, le sourire de Ramón défie la misère et laisse entrevoir l'espérance que l'avenir sera différent.



Charte internationale 17 octobre

Journée mondiale du refus de la misère

*reconnue par les Nations Unies
Journée internationale pour l'élimination
de la pauvreté*

*Ils ont proclamé leur solidarité avec ceux qui
luttent à travers le monde pour la détruire.*

*"Là où des hommes sont condamnés à vivre
dans la misère, les droits de l'homme sont
violés. S'unir pour les faire respecter est un
devoir sacré."*

Père Joseph Wresinski

Extrait de la Charte Internationale 17 octobre.

I- Respecter l'esprit de la Journée

1- La Journée est un rassemblement pour la paix et la dignité humaine, fondée sur l'appel ci-dessous gravé sur la Dalle à l'honneur des victimes de la misère, scellée Place du Trocadéro, Paris, France.

Le 17 octobre 1987, des défenseurs des droits de l'homme et du citoyen de tous pays se sont rassemblés sur ce parvis. Ils ont rendu hommage aux victimes de la faim, de l'ignorance et de la violence. Ils ont affirmé leur conviction que la misère n'est pas fatale.

2- La Journée suscite des temps de rencontres qui n'auraient pas lieu dans la vie courante entre les plus pauvres et les autres citoyens autour d'une volonté commune d'éliminer la grande pauvreté.

3- C'est une Journée pour reconnaître l'égalité de dignité de chacun. Durant cette Journée chacun accepte de s'unir autour des plus pauvres qui sont, partout dans le monde, les premières victimes de multiples formes de violence.

4- La Journée devrait rendre compte des engagements et des contributions de personnes refusant la misère au quotidien... Les personnes en situation de pauvreté sont centrales dans la célébration de la Journée.

5- La Journée vise à développer une compréhension mutuelle, une solidarité et une responsabilité partagée entre personnes et groupes de différents horizons, en collaboration avec les personnes en situation de pauvreté... La préparation de la célébration de la Journée devrait être un processus continu, tout au long de l'année.

6- La Journée symbolise le combat quotidien de ceux qui vivent la misère.

7- La Journée nous rappelle que dans le monde entier, les plus pauvres sont contraints de vivre dans la honte. C'est pourquoi les organisateurs veilleront à ce que toutes les activités organisées à cette occasion et l'ensemble des messages diffusés (textes, photos, films....)

respectent la dignité des personnes qui sont à l'origine de ce rassemblement.

II- Objectifs de la Journée :

Pour inviter l'ensemble des citoyens et des institutions, publiques et privées, à se rassembler et à exprimer leur refus de la misère, voici quelques propositions :

- Rencontrer et dialoguer avec les personnes en situation de pauvreté ;
- Afficher sa solidarité, y compris avec celles et ceux qui sont absents, qui n'ont pas osé venir ;
- Sensibiliser et mobiliser toutes les parties prenantes : hommes, femmes, enfants, jeunes et anciens. Il est important de chercher à sensibiliser les enfants et les jeunes aux droits de l'homme et à la lutte contre la misère ;
- Permettre à chaque citoyen, participant individuellement ou par le biais d'une organisation, de marquer sa solidarité et de

renouveler son engagement à s'unir dans un combat commun, par un geste significatif dans la culture de son pays, tout en respectant l'esprit de la Journée ;

- Donner une dimension internationale à la célébration de la Journée ;
- Donner un écho public à cette Journée.

III- Des repères sont proposés pour atteindre ces objectifs :

Célébrer la Journée dans des lieux qui témoignent de l'histoire de l'humanité, de l'histoire souvent méconnue des plus pauvres, et du respect dû aux victimes de la misère.

Rendre honneur aux victimes de la misère en réaffirmant le lien entre pauvreté et droits de l'homme.



IV- La Journée n'est pas :

- Un forum d'associations, une Journée de revendication ou de publicité personnelle ;
- Une tribune pour des responsables politiques, administratifs, associatifs ;
- Un lieu où les personnes en situation de pauvreté viennent exhiber leurs situations de détresse devant d'autres.

Pour en savoir plus : www.refuserlamisere.org



ATD QUART MONDE

Contact pour le Sud-Est de l'Europe :

benoit.reboulsalze@atd-quartmonde.org

+359 876 718 983

www.atd-quartmonde.org

veronique.reboulsalze@atd-quartmonde.org

+359 878 189 254

www.refuserlamisere.org

© *ATD Quart Monde* 2017